An abstract painting featuring a dense, chaotic composition of vibrant colors including red, yellow, blue, and white. The brushstrokes are thick and expressive, creating a sense of movement and depth. The overall effect is one of intense energy and visual complexity.

ombres blanches

www.ombres-blanches.fr librairie en ligne
à toulouse – librairie en ville

programme janv./fév. 2023

170

samedi 7 janvier à 11 h

Pierre Caye
Durer p. 25

samedi 7 janvier à 11 h
rayon jeunesse

Lecture dans la Cabane p. 38

samedi 7 janvier de 14 h 30 à 15 h 30

Session jeu p. 38

samedi 7 janvier à 16 h

Laurence de Cock
Une journée fasciste p. 18

lundi 9 janvier à 17 h 30

Yves Le Pestipon
Classiques au détail p. 12-13

mardi 10 janvier à 18 h

Solène Rivoal
Les marchés de la mer p. 27

mercredi 11 janvier à 18 h

Emma Marsantes
Une mère éphémère p. 5

jeudi 12 janvier à 18 h

médiathèque José Cabanis

Anthony Passeron
Les enfants endormis p. 12

vendredi 13 janvier à 18 h

Catherine Coquoio
Syrie, le pays brûlé p. 21

samedi 14 janvier à 15 h

Colson Whitehead
Harlem Shuffle p. 10

samedi 14 janvier à 16 h 30

rayon jeunesse

Sara Gavioli
Lecture dédicace p. 38

samedi 14 janvier à 17 h 30

Michael Lucken
L'universel étranger p. 24

lundi 16 janvier à 17 h 30

Adèle Blazquez
Amérique(s)#2
p. 26

mardi 17 janvier à 18 h

Olivier Mannoni
Marie Bonaparte/Sigmund
Freud
p. 17

mercredi 18 janvier à 17 h 30

Anne Dujin, Jean-Yves Pranchère
Esprit. Une revue des idées
p. 28

jeudi 19 janvier à partir de 18 h
vernissage de l'exposition

Des mains singulières. Quatre
artistes du Maroc des marges
A. Aboutaleb, B. Ali, S. Ouarzaz,
B. Oum p. 33 à 37

vendredi 20 janvier à 20 h 30

Pierre Bruno
La réalité p. 31

samedi 21 janvier à 17 h
rayon jeunesse

Lecture pour les enfants p. 38

samedi 21 janvier à 17 h

Lydie Salvayre
Irréfutable essai
de successologie p. 4

lundi 23 janvier à 17 h 30

J.-L. Poueyto, J.-P. Cavaillé,
D. Blanc

Tzigane p. 26-27

mardi 24 janvier à 18 h

Rodrigo Fresán
Melvill p. 11

mercredi 25 janvier à 17 h 30

Joël Laillier, Christian Topalov
Gouverner la science p. 29

jeudi 26 janvier à 18 h

Valérie du Chéné
Le piège p. 6-7

vendredi 27 janvier à 18 h

Corine Defrance
Françoise Frenkel, portrait
d'une inconnue p. 16

vendredi 27 janvier à 20 h 30

Pierre Delion
Oury, donc p. 30

samedi 28 janvier à 17 h

Selim Nassib
Le tumulte p. 15

lundi 30 janvier à 17 h 30

Vanessa Manceron
Les veilleurs du vivant
p. 22

mardi 31 janvier à 18 h

Sylvie Chaperon, Odile Fillod
Idées reçues sur le clitoris
p. 30-31

mercredi 1^{er} février à 18 h

Hélène Frappat
Trois femmes disparaissent
p. 8

jeudi 2 février à 18 h

Aurélien Bellanger
Le vingtième siècle
p. 13

vendredi 3 février à 18 h

Jean-Philippe Decka
Le courage de renoncer p. 32

vendredi 3 février
projection à la cinémathèque

19 h • Jean-Louis Comolli.
Filmer pour voir
21 h • La Cecilia p. 3

samedi 4 février à 11 h

Hommage à J.-L. Comolli
En compagnie de Ginette
Lavigne p. 3

samedi 4 février à 17 h

Maylis Adhemar
La grande ourse
p. 8-9

lundi 6 février à 17 h 30

Yves Le Pestipon
Classiques au détail
p. 14-15

mardi 7 février à 18 h

P. Boursier, C. Guimont
Écologies. Le vivant et le social
p. 23

mercredi 8 février à 16 h 30

rayon jeunesse
Aurelle Gaillard
Ratures indélébiles
p. 39

mercredi 8 février à 18 h

médiathèque José Cabanis

Brigitte Giraud
Vivre vite p. 7

jeudi 9 février à 18 h

Lola Lafon
Quand tu écouteras
cette chanson
p. 9

vendredi 10 février à 18 h

Sylvain Venayre
Les guerres lointaines de la paix
p. 20

samedi 11 février à 11 h

café psy p. 24-25

samedi 11 février à 16 h

rayon jeunesse

Caroline Solé, Gaya Wisniewski
Lecture p. 39

lundi 13 février à 18 h

Camille de Toledo
Une histoire du vertige
p. 14

mardi 14 février à 18 h

Christian Bruel
L'aventure politique du livre
jeunesse
p. 19

mercredi 15 février à 18 h

Renaud van Ruymbeke
Offshore
p. 40

jeudi 16 février à 18 h

Camille Froidevaux-Metterie
Pleine et douce
p. 6

hommage à jean-louis

Comolli, cinéaste, historien, écrivain CINÉMATHÈQUE DE TOULOUSE/OMBRES BLANCHES En compagnie de Ginette Lavigne

vendredi 3 février à 19 h et samedi 4 février à 11 h

- **Vendredi 3 février à 19h.** À la Cinémathèque. Projection du film de Ginette Lavigne : *Jean-Louis Comolli. Filmer pour voir.* À 21 h. Projection du film de Jean-Louis Comolli : *La Cecilia*. Présenté par Ginette Lavigne, monteuse.
- **Samedi 4 février.** À la librairie. Lecture du livre de Jean-Louis Comolli : *En attendant les beaux jours* (Verdier 2023). Suivie d'un entretien avec Ginette Lavigne : *Jean-Louis Comolli, réalisateur, documentariste, critique et théoricien du cinéma.*

NOUS QUI RÉSIDONS au Banquet du Livre de Lagrasse durant une semaine d'été depuis vingt-cinq ans savons l'apport de Jean-Louis Comolli à ces moments d'éveil de la vue et de l'ouïe. Auparavant, nous aurons été des lecteurs des *Cahiers du Cinéma*, de *Jazz-Magazine*, puis de ses livres d'histoire et de théorie du cinéma, que les éditions Verdier ont eu la ténacité et la générosité de nous donner à découvrir.

Nous avons, dans nos tandems Ombres blanches-Cinémathèque, reçu le cinéaste-historien à plusieurs reprises, toujours dans l'affection et dans l'admiration. Jean-Louis Comolli a manifesté sa confiance dans la Cinémathèque en déposant à Toulouse une grande partie de ses archives, et ses films. Jean-Louis est mort, le 19 mai dernier. Nous lui rendons collectivement hommage, par une lecture de ce dernier livre, testamentaire et la série de projections de ses films, fiction et documentaires, que propose la Cinémathèque.

JEAN-LOUIS COMOLLI. Après avoir été l'un des animateurs du ciné-club d'Alger, en 1959-1960, Jean-Louis Comolli vient à la Sorbonne à Paris, en philosophie, et surtout, rue d'Ulm, à la cinémathèque d'Henri Langlois, où il rencontre Jean Douchet, Jean-André Fieschi et Jean Eustache. Il devient rédacteur en chef des *Cahiers du cinéma* en 1965 et le reste, avec

Jean Narboni, jusqu'en 1973. Entretemps, premières réalisations dans l'équipe de « Cinéastes de notre temps », avec Janine Bazin et André S. Labarthe. Premier film documentaire en juin 1968, avec Labarthe : *Les Deux Marseillaises*. Premier film de fiction en 1974 : *La Cecilia*. Puis *L'Ombre rouge* et *Balles perdues*. En même temps, passage au cinéma documentaire : *Tabarka*

42-87. S'ensuivent plus de quarante « documentaires » et quelques fictions. Mais le choix est fait : en 1989, tournage de ce qui sera le premier épisode de la série *Marseille contre Marseille*, avec Michel Samson, en tout, treize films qui s'étendent jusqu'à aujourd'hui. Il est mort le 19 mai 2022. **GINETTE LAVIGNE,** réalisatrice de documentaires, a été la collaboratrice (réalisation, montage) de Jean-Louis Comolli entre 1997 et 2019.

En attendant les beaux jours

L'auteur de ces pages se sait en sursis. Il écrit : « Le sursis que je vis ne m'obsède pas. J'oublie que je suis si près d'une mort attendue. L'oubli et sa complice la mémoire sont encore la ressource



© Jean-Louis Porte.

principale des vivants. Ce sont les mots qui tiennent ensemble les vivants et les morts. Rien d'autre.» Il invente sa route en égrenant une suite de petits récits vifs et colorés autant que de brèves et dures réflexions qu'il rapporte aux images de scènes de cinéma, à ses lectures ou son expérience. La richesse, la variété, la dignité de l'homme dont témoignent ces approches retiennent notre attention. Dans un texte paru dans les *Cahiers du cinéma*, son ami Jean Narboni écrit : « La veille de son entrée dans le coma, il m'a dit au téléphone, en me donnant rendez-vous pour la semaine suivante : » Je viens d'ajouter le mot fin à un texte d'une trentaine de pages. Le texte, à paraître, s'intitule : En attendant les beaux jours. » ■

Irréfutable *essai de successologie*

LYDIE SALVAYRE

samedi 21 janvier à 17 h

Rencontre avec Lydie Salvayre à l'occasion de la parution de *Irréfutable essai de successologie* aux éditions du Seuil.

LYDIE SALVAYRE, née en 1946 d'un père Andalou et d'une mère catalane, réfugiés en France en février 1939, passe son enfance à Auterive, près de Toulouse. Après une Licence de Lettres modernes à l'Université de Toulouse, elle fait ses études de médecine à la Faculté de Médecine de Toulouse, puis son internat en Psychiatrie. Elle devient pédopsychiatre, et est Médecin Directeur du CMPP de Bagnolet pendant 15 ans. Lydie Salvayre est l'auteur d'une vingtaine de livres traduits dans de nombreux pays et dont certains ont fait l'objet d'adaptations théâtrales. *La Déclaration* (1990) est saluée par le Prix Hermès du premier roman, *La Compagnie des spectres* (1997) reçoit le prix Novembre (aujourd'hui prix

Décembre), *BW* (2009) le prix François-Billettoux et *Pas pleurer* (2014) a été récompensé par le prix Goncourt.

Comment...

« Comment intriguer, abuser, écraser, challenger? Comment mentir sans le paraître? Comment obtenir la faveur des puissants et leur passer discrètement la pommade? Comment évincer les rivaux, embobiner les foules, enfumer les naïfs, amadouer les rogues, écraser les méchants et rabattre leur morgue? Comment se servir, mine de rien, de ses meilleurs amis? Par quels savants stratagèmes, par quelles souplesses d'anguille, par quelles supercheries et quels roucoulements gagner la

renommée et devenir objet d'adulation? Car se distinguer du reste des humains, être quelqu'un, quelque chose, apparaître au JT de 20 h, avoir sa photo dans le journal, rêver de devenir une star, convoiter les honneurs et les applaudissements, bref désirer briller aux yeux du plus grand nombre constitue la passion la plus archaïque et la plus universelle qui soit en ce bas monde. » Le succès et les moyens d'y parvenir, selon Lydie Salvayre : un vrai faux manuel mené tambour battant, d'une ironie jubilatoire et qui, à la manière des moralistes, dresse le portrait mordant d'une époque obsédée par la performance et la réussite à tout prix. ■

Une mère éphémère

EMMA MARSANTES

mercredi 11 janvier à 18 h

Rencontre avec Emma Marsantes autour de *Une mère éphémère* paru aux éditions Verdier.

EMMA MARSANTES, née en 1960, a grandi en région parisienne. *Une mère éphémère* est son premier roman.

Les liens sacrés du suicide

« Chant d'amour et de mort intrinsèquement mêlés, *Une mère éphémère* s'avance avec une magnifique lenteur, s'aventurant hors du temps horizontal de nos existences sociales pour dénouer sur la page les « liens sacrés du suicide ». L'autrice, enseignante et poétesse qui a choisi pour ce premier récit d'adopter un pseudonyme, Emma Marsantes, tient à distance le rapport à la réalité commune; l'enjeu ne s'engage pas à la surface sociale de l'existence, il est plus profond : à plusieurs décennies de distance, il s'agit de faire enfin quelque chose, en l'occurrence un très beau livre, de la mémoire forcément confuse d'une enfance trois fois ravagée dans le décor idyllique des beaux quartiers parisiens.

Trois fois, puisque la narratrice garde les traces occultées d'un très ancien viol par un voisin obséquieux, longtemps avant l'inceste répété que lui aura imposé un frère aîné tournant violent, à l'image du père, puis le suicide d'une mère gravement mélancolique, dont le passage à l'acte s'est accompagné d'une mise en scène oraculaire, dans la chambre de sa fille encore adolescente : une mère qui n'était jamais parvenue à le devenir, mère. Jouant avec le titre du livre, on pourrait dire que, dans sa propre histoire, rien ou personne n'a su la « faire mère », condamnée à vivre sous l'éteignoir d'un mari haut placé résolument devenu père de famille, quant à

lui, puisqu'il avait adopté les pires modèles qui soient, s'employant à terroriser les siens, essayant de leur inculquer le goût de la chasse et du sang autant que le courage inutile d'affronter les tempêtes en voilier, mêlant à une haute culture bourgeoise des irrptions d'une vulgarité assourdissante d'être ouvertement sexué.

Paragraphe après paragraphe, dans une langue dont on peut dire, mais au meilleur sens du terme, qu'elle est lourde comme le sont les terres les plus généreuses, Emma Marsantes avance en tenant ferme le socle de sa charrue. En bien des pages, elle semble d'ailleurs écrire les yeux fermés pour mieux ressentir par tout le corps le sillon qu'elle creuse, laissant remonter le réel enfoui sous les mots ordinaires. Devenue mère à son tour (le récit est dédié à ses enfants), c'est au sens propre qu'elle imagine davantage qu'elle raconte, fabriquant des images pour sortir du noir ce qui la hante : « Je ne sais plus ce qui s'est passé mais je sais que cela s'est passé. Dans le seul fait que je ne puisse pas me souvenir tient la véracité de mon récit. Cela a existé parce que je ne m'en souviens plus. »

Ce rapport impossible à une vérité qui ne le fut pas moins prend le contre-pied du témoignage dont le principe même est d'affirmer une vérité qui préexisterait au récit afin de l'imposer. L'autrice y trouve une liberté inédite, parfois fulgurante, ainsi dans les pages, superbes, où elle parvient à montrer la folie maternelle plutôt que de s'échiner à la dire. Aux lisières du fantastique, elle décrit alors l'adolescente déboussolée qu'elle fut et qui aimait se promener par

les rues en compagnie de sa mère, complice et indifférente au vrai landau à la capote baissée où la jeune fille abritait un baigneur. Ce landau du délire signifie magistralement la contagion de la réalité non pas par le rêve mais par le cauchemar éveillé, renvoyant le lecteur au vertige d'une vérité certes délirante mais certainement structurelle : au fil des pages, l'inceste imposé par le frère se révèle un inceste au carré, un inceste par procuration, dans une famille qui n'était anormale qu'à l'abri d'une forteresse du silence et de ses meurtrières. » ■

BERTRAND LECLAIR
LE MONDE DES LIVRES



Cham (Amédée Charles de Noé, dit).



Philippe Bertrand, *L'autrice* (détail).

Pleine et douce

CAMILLE FROIDEVAUX-METTERIE

jeudi 16 février à 18 h

Rencontre avec Camille Froidevaux-Metterie à l'occasion de la parution de son premier roman *Pleine et douce* chez Sabine Wespieser éditeur.

CAMILLE FROIDEVAUX-METTERIE, philosophe et professeure de science politique à l'université de Reims Champagne-Ardenne, a publié de nombreux essais dans lesquels elle travaille à élaborer une théorie féministe qui place le corps au centre de la réflexion. Dans le récent et très remarqué *Un corps à soi* (2021), l'écriture à la première personne résonnait déjà avec les voix plurielles des femmes.

Constellation féminine

Une musique libre et joyeuse s'élève des pages de ce premier roman : celle d'un chœur de femmes saluant la venue au monde de la petite Ève, enfant née d'un désir d'amour inouï. Stéphanie est cheffe de cuisine, elle voulait être mère, mais pas d'une

vie de couple. Elle est allée en Espagne bénéficier d'une procréation médicalement assistée, alors impossible en France. Greg, l'ami de toujours, a accepté de devenir le « père intime » d'Ève. Dans à peine deux semaines, aura lieu la fête en blanc organisée pour célébrer la naissance de leur famille atypique, au grand dam de la matriarche aigrie et vénéneuse qui trône au-dessus de ces femmes. À l'approche des réjouissances, chacune d'elles est conduite interroger son existence et la place que son corps y tient. Toutes, sœurs, nièces, amies de Stéphanie, témoignent de leur quotidien, à commencer par Ève elle-même, à qui l'autrice prête des pensées d'une facétieuse ironie face à l'attentisme général dont elle est l'objet. Comme dans la vie,

combats féministes, tourments intimes et préparatifs de la fête s'entremêlent.

Camille Froidevaux-Metterie dépeint avec une grande finesse cette constellation féminine, tout en construisant un roman dont les rebondissements bouleversent : rien ne se passera comme l'imaginent encore Stéphanie et Jamila, la nounou d'Ève, s'activant la veille du festin tant attendu. Tour à tour mordante et tendre, l'écriture, dans sa fluidité et ses nuances, révèle un véritable tempérament d'écrivaine. ■

Le piège

VALÉRIE DU CHÉNÉ

jeudi 26 janvier à 18 h

Rencontre avec Valérie du Chéné autour de *Le piège* paru chez Captures éditions.

VALÉRIE DU CHÉNÉ est diplômée de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris et enseigne à l'Institut supérieur des arts et du design de Toulouse (isdaT). Son travail aux formes variées a pour colonne vertébrale la question de la rencontre et de la confrontation avec l'autre et/ou avec l'espace.

COMMENT RÉAGIR artistiquement en des temps de confinement ? C'est à cette question que Valérie du Chéné dans son petit village des Corbières, et Arlette Farge depuis Paris ont voulu apporter leur réponse commune. Avec *Le Piège*, le protocole fut suscité par cette époque de solitude à laquelle le Covid nous a longuement fait croire que nous étions condam-

Vivre vite

BRIGITTE GIRAUD

mercredi 8 février à 18 h

Rencontre avec Brigitte Giraud autour de *Vivre vite* (prix Goncourt 2022) paru aux éditions Flammarion.

BRIGITTE GIRAUD est l'autrice de dix romans parmi lesquels *À présent* (Stock mention spéciale du prix Wepler 2001), *L'amour est très surestimé* (Stock bourse Goncourt de la nouvelle 2007), *Une année étrangère* (Stock prix Jean-Giono 2009), *Un loup pour l'homme et Jour de courage* (Flammarion 2017 et 2019).

Tout ce qu'il y a de fortuit

« C'est assez rare, mais j'ai vraiment explosé en sanglot en lisant ce livre. La dernière fois que ça m'est arrivé,

c'était avec *La Route* de Cormac McCarthy – ça fait quand même un petit bail. J'ai essayé de réfléchir à pourquoi ça m'avait touché à ce point... Il y a une raison assez simple, c'est que c'est un roman qui parle des gens qui ont appartenu à ce qu'on a appelé la génération rock. J'aurais pu le connaître, Claude : il était critique de rock au *Monde* comme je l'étais à *Libération* ; il écoute Dominique A, que j'écoutais moi aussi au tout début... Elle parle de cette génération qui est la mienne, donc ça me touche forcément d'un point de

vue strictement sociologique. Mais il n'y a pas que ça : c'est vraiment un très grand livre qui m'a rappelé un livre que j'adore : *Quatre, trois, deux, un* de Paul Auster. Il y imagine quatre fois son autobiographie avec, à chaque fois, des détails qui diffèrent (une seule version est vraie) pour montrer tout ce qu'il y a de fortuit dans une vie. Et c'est exactement le même procédé qu'opère Brigitte Giraud : montrer tout ce qu'il y a de fortuit dans un drame. Ce que je trouve magnifique dans ce livre, c'est qu'il y a une entreprise de déjouer ce qui est purement de l'ordre du destin. Il est mort dans un accident de moto totalement imprévisible, puisque cette moto n'aurait pas dû être là car trop dangereuse. Et pourquoi est-il rentré si tard du bureau ? Elle imagine qu'il a écouté un morceau de rock très long plutôt qu'un court... Mais c'est des idées, une gamberge absolue, qui rend ce livre absolument nécessaire et, je crois, extrêmement utile en fait ». ■

Arnaud Viviant,
Le masque et la plume



nés : la plasticienne dessine, met en résonance un titre, et les envois à Arlette qui les prolonge de ses propres mots : fabulette, récit nourri de sa vie, de ses lectures, de ses émotions. D'un geste ample et ouvert, à la vivacité jamais sarcastique, Valérie dessine en écho à ces mots dont elle fait une légende et qui condensent une situation en l'ouvrant à l'énigme réciproque des mots et du trait. Arlette, elle, relance l'énigme en se livrant alors corps et âme aux interrogations qu'ils suscitent. La phrase se fait simple, confiante et confiante, engagée jusque dans ces émotions les plus personnelles dont en historienne, elle a pourtant appris à se défier. Mais l'humeur peut-être plus

folâtre, pour notre plus grand bonheur. *Le Piège s'ouvre, et non se referme, pour nous prendre aux rets des rêveries ouvertes et politiques de ses deux autrices. Il nous incite à poursuivre avec elles, de quelques mots, cette traversée de notre Histoire à partir de ce moment si singulier que furent ces années de confinement, que nul ne peut réduire à une simple pandémie, à moins qu'elle ne soit sociale et politique. Le piège redonne ainsi à la vie, à la lectrice et au lecteur tous ses droits à s'encolérer et rêver. Archives du cœur, mots et traits s'entremêlent pour interroger de façon sensible, et donc politique, les maux d'une époque, les précarités de la vie.* ■

DIDIER SAMSON



Trois femmes disparaissent

HÉLÈNE FRAPPAT

mercredi 1^{er} février à 18 h

Rencontre avec Hélène Frappat à l'occasion de la parution de *Trois femmes disparaissent* aux éditions Actes Sud.

HÉLÈNE FRAPPAT diplômée de philosophie et passionnée de cinéma, est romancière et critique de cinéma. Elle a choisi de chercher la « vérité » dans la fiction. Elle est l'auteur, chez Actes Sud, de *Lady Hunt* (2013), *Noublié pas de respirer* (2014), *Le Dernier fleuve* (2019), *Le mont Fuji n'existe pas* (2021) et *Trois femmes disparaissent* (2023). Critique à *La Lettre du cinéma* et aux *Cahiers du cinéma*, *Trois films fantômes de Jacques Rivette* (Cahiers du cinéma, 2002), *Roberto Rossellini* (Cahiers du cinéma/Le Monde, 2008) ou encore *Toni Servillo, le nouveau monstre* (Séguier, 2018).

Trois héroïnes

Quand le cinéma et la vie s'allient pour fabriquer du romanesque féroc, l'œil de l'écrivaine s'allume. Qu'ont en commun *Les Oiseaux*, *Marnie*, *Body Double*, *Working Girl*, *Le Bûcher des vanités* et *Cinquante nuances de Grey*? [...] Leurs héroïnes : Tippi Hedren, Melanie Griffith, Dakota Johnson, trois femmes activement disparues de mère en fille...

« J'ai toujours aimé les fugitives.

Dans les romans et les films, c'est une femme qui marche trop loin sur la plage, s'écarte de ses habitudes, s'éloigne de sa vie, change de direction. L'heure du dîner est passée depuis longtemps quand elle entre dans un hôtel anonyme et prend une chambre sous une nouvelle identité. [...]

J'ai toujours aimé les actrices.

J'ai cinq ans, je dois veiller tard. Au Cinéma de minuit, je suis foudroyée par l'apparition de Rita Hayworth dans *Gilda*. Des

semaines durant, je pose inlassablement à ma mère la même question : « Comment elle s'appelle, la dame ? » Je m'endors en mâchant maladroitement les syllabes de son nom. [...]

J'ai toujours aimé les détectives.

Petite, je me prenais pour Fantômette. J'embarquais mes camarades de classe dans des filatures clandestines. La rue est souvent louche aux yeux d'une enfant. Il y a vingt ans, hypnotisée par le documentaire de Rosanna Arquette, *Searching for Debra Winger*, sur une star hollywoodienne disparue des radars, j'ai écrit un article pour *La Lettre du cinéma*. Je présentais que « le fantôme, ou le fantasma de toute actrice, c'est disparaître, en continuant à exister ».

Il m'a fallu vingt ans pour écrire ce fantôme, et ce fantasma. Vingt ans pour partir à la recherche



Rita Hayworth.

de mes trois héroïnes : la grand-mère Tippi, la fille Melanie, la petite-fille Dakota. Pour faire revivre l'enfant détective. Pour enquêter sur une histoire louche, une histoire sale que le monde entier avait depuis des décennies sous les yeux, sans jamais vouloir la regarder en face. Les écrivaines détectives amnésiques sont tenaces : elles ne lâchent l'enquête que lorsque tous les recoins de l'énigme ont été éclairés par la magie inquiétante et bienfaitrice d'un récit qui rend à chacun sa mémoire. » ■

HÉLÈNE FRAPPAT

La grande ourse

MAYLIS ADHEMAR

samedi 4 février à 17 h

Rencontre avec Maylis Adhemar à l'occasion de la parution de son roman *La grande ourse* aux éditions Stock.

MAYLIS ADHEMAR née en 1985, vit à Toulouse. Après un bac agricole et des études d'histoire, elle est devenue journaliste. Elle conçoit des ateliers d'initiation au journalisme pour les jeunes en territoires ruraux. Son premier roman, *Bénie* soit Sixtine (Julliard), est sorti en 2020.

ZITA AURAIT DÛ être bergère sur une estive des Pyrénées, comme ses ancêtres. Le déclin du pastoralisme, la réintroduction des ours et ses bons résultats scolaires en ont décidé autrement. Ingénieure agronome, elle enchaîne les contrats à travers le monde, expatriée de l'agro-industrie. Cinq ans après son

Quand tu écouteras cette chanson

LOLA LAFON

jeudi 9 février à 18 h

Rencontre avec Lola Lafon autour de *Quand tu écouteras cette chanson* paru aux éditions Stock.

LOLA LAFON est l'auteurice de six romans, tous traduits dans de nombreuses langues, dont *La Petite Communiste qui ne souriait jamais* (Actes Sud, 2014), récompensé par une dizaine de prix, et *Chavirer* (Actes Sud, 2020) qui a reçu le prix Landerneau, le prix France-Culture *Télérama* ainsi que le choix Goncourt de la Suisse.

Je l'imaginai

« Le 18 août 2021, j'ai passé la nuit au Musée Anne Frank, dans l'Annexe. Anne Frank, que tout le monde connaît tellement qu'il n'en sait pas grand-chose. Comment l'appeler, son célèbre

journal, que tous les écoliers ont lu et dont aucun adulte ne se souvient vraiment. Est-ce un témoignage, un testament, une œuvre ? Celle d'une jeune fille, qui n'aura pour tout voyage qu'un escalier à monter et à descendre, moins d'une quarantaine de mètres carrés à arpenter, sept cent soixante jours durant. La nuit, je l'imaginai semblable à un recueillement, à un silence. J'imaginai la nuit propice à accueillir l'absence d'Anne Frank. Mais je me suis trompée. La nuit s'est habitée, éclairée de reflets ; au cœur de l'Annexe, une urgence se tenait tapie encore, à retrouver. »

LOLA LAFON

Je l'imaginai

Vous voulez réhabiliter Anne Frank en tant qu'auteurice ?

On ne devrait pas parler de « journal » à propos de son texte. Anne Frank a fait un réel travail d'écrivaine, elle a réécrit, coupé, choisi. En préférant penser que c'est l'œuvre spontanée d'une jeune fille, on lui enlève sa démarche. Ce qui me sidère, c'est la réécriture par Hollywood et Broadway. Ce qu'elle dit est lissé, kitschifié, recouvert d'autre chose. J'ai réalisé que la Anne Frank que l'on vénère est une construction hollywoodienne des années 1960. Cela rejoint mes obsessions, c'est une jeune fille réécrite par des adultes.



Pourquoi avez-vous attendu aussi longtemps pour aborder votre histoire familiale ?

Il faut parfois passer par l'histoire d'un ou d'une autre pour arriver à la sienne. On est chargé de tant de testaments, c'est ce qui me fascine. J'ai reçu une médaille Anne Frank sans savoir ce que j'allais en faire, ma grand-mère m'a juste dit qu'il ne fallait pas que je l'oublie, jamais. Et j'ai passé une nuit seule dans ce musée où on est confrontés à l'absence. Avant ce livre j'avais eu l'idée de parler de ma grand-mère, quelqu'un dont toute la vie est empêchée. Longtemps, elle n'a pas pu apprendre le français d'une façon suffisante pour le lire et pourtant c'est tout ce qui l'intéressait. Je voulais lui rendre hommage. Elle a commencé à lire à plus de 60 ans, c'était sa passion. Et elle n'a jamais su que j'étais devenue écrivaine. ■

EXTRAIT ENTRETIEN *LES INROCKS*

Harlem Shuffle

COLSON WHITEHEAD

samedi 14 janvier à 15 h

Rencontre avec Colson Whitehead à l'occasion de la parution de *Harlem Shuffle* (traduction Charles Recoursé) aux éditions Albin Michel.

COLSON WHITEHEAD, couronné en 2017 par le prix Pulitzer pour *Underground Railroad* puis en 2020 pour *Nickel Boys*, est né à New York en 1969. Il s'inscrit dans la lignée des rares romanciers distingués à deux reprises par cette prestigieuse récompense, à l'instar de William Faulkner et John Updike. Aujourd'hui traduit dans plus d'une soixantaine de langues, il compte parmi les écrivains américains les plus audacieux et les plus talentueux de sa génération.

Plans douteux

« Ray Carney n'était pas un voyou, tout juste un peu

filou... » Pour ses clients et voisins de la 125^e Rue, à New York, c'est un vendeur de meubles et d'électroménager irréprochable qui travaille dur pour faire vivre sa famille. Mais Ray Carney descend d'une longue lignée d'escrocs qu'il peine à renier. Car les fins de mois sont difficiles, et il se laisse donc entraîner par son cousin Freddie dans des plans douteux, à commencer par un braquage à l'Hôtel Theresa, surnommé le « Waldorf de Harlem ». Cette virée hasardeuse qui rapidement tourne mal est la première d'une longue série à laquelle Ray va se plier entre

la fin des années 1950 et les émeutes de Harlem en 1964, qui font suite à la mort d'un adolescent noir abattu par la police. Naviguant tant bien que mal dans cette double vie, il se bâtit peu à peu une nouvelle clientèle faite de flics véreux, gangsters vicieux et pornographes à la petite semaine... *Harlem Shuffle* est un formidable tableau du New York des années 1960, tout autant roman noir et roman social autour des droits civiques que lettre d'amour à Harlem, qui confirme l'originalité et l'audace de Colson Whitehead. ■



Charles Henry Alston, *Snuff Poker* (détail).

Melville

RODRIGO FRESÁN

mardi 24 janvier à 18 h

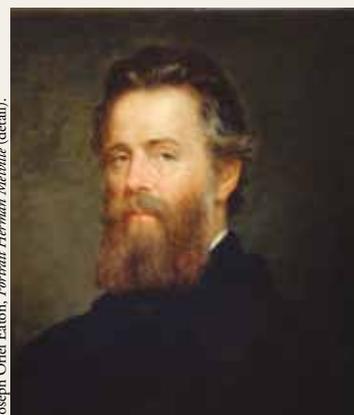
Rencontre avec Rodrigo Fresán à l'occasion de la parution de *Melville* aux éditions du Seuil.

RODRIGO FRESÁN, est né en 1963 à Buenos Aires. En 1991, il publie son premier livre, *Histoire argentine*, qui est aussitôt un best-seller. En 1999, il s'installe à Barcelone où il travaille comme critique littéraire. Nourri de culture anglo-saxonne, de Philip K. Dick à John Cheever, il impose, avec *Les Jardins de Kensington*, *Mantra* et *Le Fond du ciel*, une œuvre vertigineuse, fertile en rêves et en visions, qui fait de lui un écrivain atypique, transgresseur et incontournable. Il a reçu en 2017 le prix Roger-Caillois et, en 2018, *La Part inventée* a été couronné aux États-Unis par le Best Translated Book Awards

Méandres de la fiction

Presque vingt ans après *Les Jardins de Kensington*, Rodrigo Fresán part de nouveau sur les traces d'un écrivain : Herman Melville, auteur magistral, incompris, trop en avance sur son temps, jugé fou et dangereux par certains critiques de l'époque. Une vie indissociable de celle du père, Alan Melville, mort de fièvre après avoir traversé à pied le fleuve Hudson gelé, laissant à son jeune fils le souvenir de ses derniers jours peuplés de discours délirants, et formidable exemple de ce que peuvent être l'échec et la folie – cette dernière serait-elle héréditaire? S'interrogeant sur les

méandres de la fiction, qui oscille sans cesse entre réalité et imagination dans sa quête de la plus pure des vérités, Rodrigo Fresán aborde sous un jour nouveau ses sujets fétiches : « lire et écrire, les mystères de la vocation littéraire et la façon dont elle irradie les mystères encore plus insondables de la paternité. » À la fois biographie souvent inventée et bourrée d'anachronismes, roman gothique invoquant fantômes et vampires, analyse de l'œuvre de Melville et tendre évocation de l'attachement d'un parent à son enfant, *Melville* est une lecture aussi exigeante qu'exaltante pour qui s'y plonge. ■



Joseph Oriol Eason, *Portrait Herman Melville* (détail).



Adam Victor (détail).

Les enfants endormis

ANTHONY PASSERON

jeudi 12 janvier à 18 h

Rencontre avec Anthony Passeron autour de *Les enfants endormis*, paru aux éditions Globe.

À LA MÉDIATHÈQUE JOSÉ CABANIS

ANTHONY PASSERON est né à Nice en 1983. Il enseigne les lettres et l'histoire-géographie dans un lycée professionnel. *Les Enfants endormis* est son premier roman.

Désiré et ses proches

Il était le préféré de ses parents. Le premier à avoir le bac, le fils qui avait trouvé un emploi dans l'office notarial, honneur inespéré pour des petit-es commerçant-es de l'arrière-pays niçois. Dans cette famille taiseuse, personne n'imaginait que Désiré allait se droguer à l'héroïne et contracter le sida par injection. Jusqu'au bout, sa mère a refusé d'y croire et puis, devant le corps mourant de son garçon, elle a dû se rendre à l'évidence.

Cela se passait au début des années 1980 et Désiré était l'oncle paternel d'Anthony Passeron. Dans cette très belle enquête autobiographique, l'auteur s'efforce de mettre des mots sur un drame recouvert de silence. À partir d'un matériau épars, photos de famille, éclats de souvenirs d'enfance, témoignages, il fait surgir de l'anonymat Désiré et ses proches, seul-es et démunis dans une époque où le sida était une maladie largement méconnue, et honteuse.

Passeron décrypte les réactions de chacun-e. Le cadet (père de l'auteur), boucher-charcutier comme ses parents, travailleur obstiné, se montre loyal jusqu'au bout malgré les déflagrations du drame dans sa propre vie. La mère de Désiré (grand-mère de l'auteur), au passé pétri de pauvreté, s'emmure entièrement dans le déni; le primo-romancier l'observe avec empathie.

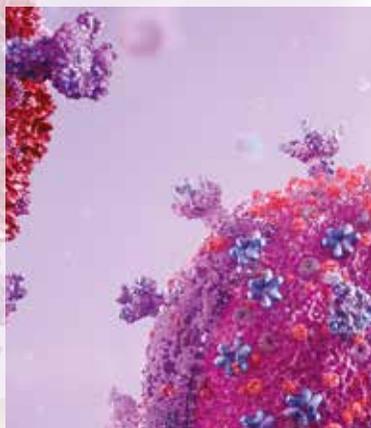
Ce récit intime, qui dit avec pudeur le malheur insondable, Passeron parvient à le dépasser pour reconstituer l'enchaînement des faits et étudier les circonstances qui ont entouré le drame. Il dresse en arrière-plan le portrait d'un milieu social, ces commerçant-es presque notables dans les années 1960, transformé-es en perdant-es dans les années 1980 après l'ouverture des supermarchés. C'est aussi l'évocation d'un bourg en déclin, petite sous-préfecture pimpante devenue arrière-pays déserté où les jeunes s'ennuient à mourir. Passeron ausculte, sans jugement, ce qu'on a appelé plus tard la France périphérique, le territoire des oubliés.

Parallèlement à cette enquête intime et sociologique d'une maîtrise absolue, l'auteur retrace le parcours des chercheur-euses qui, aux États-Unis et en France, découvrent le virus, tentent de l'identifier et de le combattre. À l'impuissance des familles répond ici celle des soignant-es, et le drame privé devient alors la minuscule pièce d'un puzzle international.

L'auteur travaille en historien. Il reconstitue les différentes étapes de la lutte contre le sida, les hésitations, les fausses pistes, les découragements, les avancées, l'incompréhension des autorités politiques. Il montre les moments de solidarité entre des scientifiques qui partagent leur savoir, mais aussi la concurrence d'un pays à l'autre pour publier dans les revues. Il rappelle les noms de ceux et celles qui se sont consacré-es à la lutte. Passeron juxtapose les faits sur un rythme soutenu et, passant de l'Institut Pasteur à un centre

de recherches d'Atlanta ou à la Pitié-Salpêtrière, il nous restitue comme une épopée cette longue histoire qui se poursuit encore aujourd'hui. ■

SYLVIE TANETTE,
LES INROCKUPTIBLES



Classiques au détail

YVES LE PESTIPON

lundi 9 janvier à 17 h 30

Rencontres proposées par Yves Le Pestipon. Madeleine de Scudéry : « La Carte de Tendre ».

LA « CARTE DE TENDRE » est une des créations les plus illustres du XVII^e siècle. On en parle encore jusque dans des chansons. Elle paraît pour la première fois dans le roman de Madeleine de Scudéry : *Clélie*. Elle y est décrite, et François Chauveau, qui deviendra quelques années plus tard le graveur de *La Fontaine*, la dessine. Le texte va avec l'image. L'image va avec le texte. Il vaut la peine de lire l'un par l'autre, de s'en délecter, et d'y réfléchir à l'aventure. Carte en main, nous nous

Le vingtième siècle

AURÉLIEN BELLANGER

jeudi 2 février à 18 h

Rencontre avec Aurélien Bellanger à l'occasion de la parution de son ouvrage *Le vingtième siècle* aux éditions Gallimard.

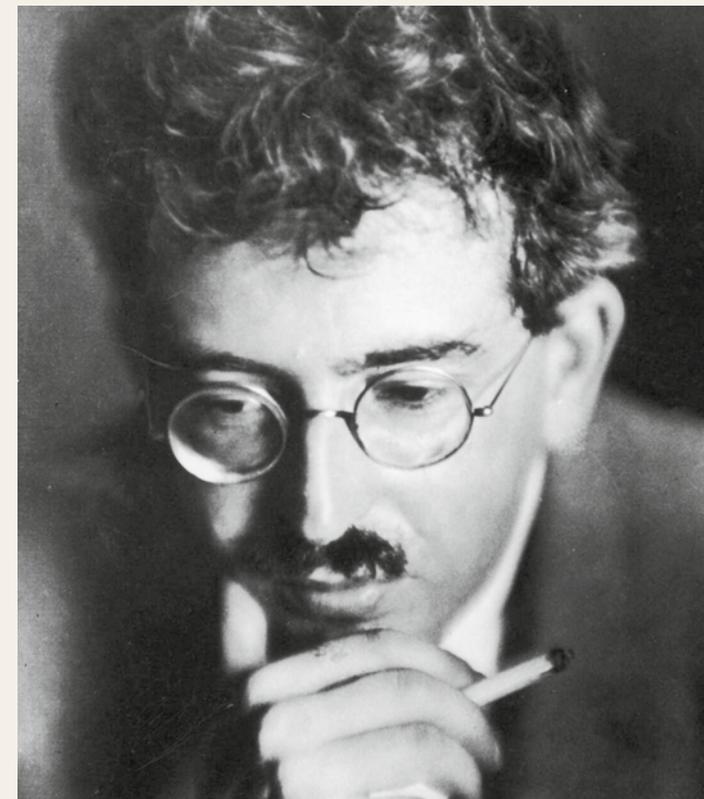
AURÉLIEN BELLANGER est un écrivain français, philosophe de formation et ancien libraire. En 2010, il publie un essai sur Michel Houellebecq, intitulé *Houellebecq écrivain romantique*, aux éditions Léo Scheer. Son premier roman, *La Théorie de l'information*, paraît en 2012 aux éditions Gallimard. Lauréat du prix de Flore 2014, il a été récompensé pour son deuxième roman *L'aménagement du territoire* pour lequel il met en récit l'action publique. Il revient sur la conquête de la province (notamment la Bretagne et les Pays de la Loire) par le TGV mais aussi les sentiments épars que cette technologie créée parmi la population française. Sous sa plume, l'État, l'administration, la technocratie et la démocratie locale

deviennent subitement romanesque. Il a publié aux éditions Gallimard *Le grand Paris* (2017), *Le continent de la douceur* (2019), ou encore *Téléréalité* (2021), *Le vingtième siècle* est son sixième roman. Il est aussi occasionnellement acteur dans les films de Justine Triet notamment *La Bataille de Solferino* (2013).

Enquête vertigineuse

Walter Benjamin, l'un des plus grands mythes intellectuels du vingtième siècle, est toujours parmi nous. Un groupuscule d'extrême gauche porte son nom et réalise des actions militantes

énigmatiques, tandis qu'un poète se suicide à la BnF à la suite d'une conférence sur le penseur. Alertés par cette mort étrange, trois spécialistes de Benjamin se lancent à la recherche de son dernier manuscrit. Le trio nous entraîne dans une enquête vertigineuse, véritable labyrinthe de fragments, où à chaque nouvelle page se dessine un peu plus la figure de Walter Benjamin. Roman polyphonique virtuose, *Le vingtième siècle* donne à penser notre contemporanéité de manière singulière et originale, et à relire l'histoire du siècle passé comme celui dont Benjamin aurait été le héros. ■



attarderons sur une page du premier chapitre de la première partie de *Clélie*, depuis « Mais nous fûmes bien étonnés » à « cette précieuse qualité ». ■

Très petite bibliographie

Madeleine de Scudéry, *Clélie*, histoire romaine, folio classique, le texte que nous lirons est aux pages 92-94.

Myriam Dufour-Maitre, *Les Précieuses. Naissance des femmes de lettres en France au XVII^e siècle*, Honoré Champion, Coll. Champion Classiques Essais, 2008.

Une histoire du vertige

CAMILLE DE TOLEDO

lundi 13 février à 18 h

Rencontre avec Camille de Toledo autour de son dernier ouvrage *Une histoire du vertige* paru aux éditions Verdier.

CAMILLE DE TOLEDO est écrivain, docteur en littérature comparée, et enseigne la création littéraire à l'École nationale supérieure des arts visuels de La

Cambre (Bruxelles) et à l'université d'Aix-Marseille.

Il est lauréat de la Villa Medicis (2004) et de la Fondation Jan Michalski pour l'écriture et la littérature (2019). En 2008, il fonde la Société européenne des auteurs pour promouvoir « la traduction comme langue ». Il écrit également pour l'opéra, *La Chute de Fukuyama* (2013) et pour le théâtre, *Sur une île* sur la tragédie d'Utoya, ou le diptyque PRLMNT sur la chute de l'Union européenne et la recomposition politique grâce à des institutions inter-espèces, où les milieux, les écosystèmes seront reconnus comme sujets de droit. En 2020, son livre *Thésée, sa vie nouvelle* est dans la dernière sélection du Prix Goncourt. Son dernier ouvrage à ce jour est *Le fleuve qui voulait écrire* (Le Liens qui Libèrent/Manuellea éditions, 2021).

Perte d'équilibre

« Écoute, le sol se dérobe, les mots dérapent; partout, nos appuis s'érodent. Nous vivons « au-dessus » du monde, dans des bulles d'histoires; ce que nous voyons, au loin, depuis cette hauteur, c'est une Terre abîmée, épuisée. Nous entrons dans un temps vertigineux. Et moi, figure-toi, avec les livres qui m'ont accompagné, j'ai voulu saisir les formes de ce vertige. Comprendre cette guerre, ce combat,

et cette blessure, entre les langages humains et les autres formes de la vie. »

Une histoire du vertige, à sa façon unique, est un livre d'aventure. Il s'ouvre sur la cavale de Don Quichotte : cet être envoûté par la fiction, et qui nous ressemble tant. Et à partir de là, il tourne inlassablement autour d'une espèce : la nôtre, en se demandant comment nous détruisons nos appuis terrestres? Fresque du temps présent, de nos vertiges face à la crise écologique, le livre s'adresse à un lecteur imaginaire : un ami, un frère ou une sœur, un compagnon. Il parle de nous, de notre perte d'équilibre, de notre sentiment que plus rien ne tient, que tout s'effondre : mais en nous apprenant, petit à petit, à tenir dans le vertige.

En nous reliant à un monde infini, beaucoup plus vaste, où les petits « Je » des modernes s'effacent. ■

Classiques au détail

YVES LE PESTIPON

lundi 6 février à 17 h 30

Rencontres proposées par Yves Le Pestipon. La Fontaine, « Les deux amis », *Fables*, (VIII, 11).

ON SAIT presque toujours quelques vers de cette fable, mais on ne s'attarde pas nécessairement à la « difficulté » qu'elle propose : « Qui donc aimait le mieux ? » demande-t-elle au lecteur. On ne tentera pas de répondre, et surtout pas de conclure. On s'essayera à déployer le pays de pensées et de

Le tumulte

SELIM NASSIB

samedi 28 janvier à 17 h

Rencontre avec Selim Nassib autour de son ouvrage *Le Tumulte* paru aux éditions de l'Olivier.

SELIM NASSIB journaliste, écrivain, est né et a grandi à Beyrouth dans une famille juive d'origine syrienne. Il a été l'envoyé spécial de *Libération* pendant la guerre du Liban.

Largement autobiographique

Composé de trois parties indépendantes, ce roman puissant et largement autobiographique raconte trois épisodes de la vie du narrateur et de sa famille, des Juifs libanais, à des moments clés de l'histoire de leur pays : la crise de Suez (1956), l'espoir d'un changement révolutionnaire (1968), la guerre civile et l'invasion israélienne (1982).

Entre un père joueur de poker et une mère timide, Youssef vit à Beyrouth dans un monde imprégné de sensualité et de mystère. Les mélodies de l'hébreu qu'il entend chez lui se mêlent aux sonorités de la rue arabe. La crise de Suez n'est encore qu'une loin-

taine rumeur. Ce qui l'occupe, c'est l'éveil au sexe, le tumulte de peur et de désir qu'il sent monter en lui.

Vingt ans après, en Mai 68, il s'engage en politique pour rencontrer des filles. Mais l'Histoire le prend au sérieux. Il se retrouve en prison et découvre qu'une véritable guerre civile coule dans les entrailles du pays.

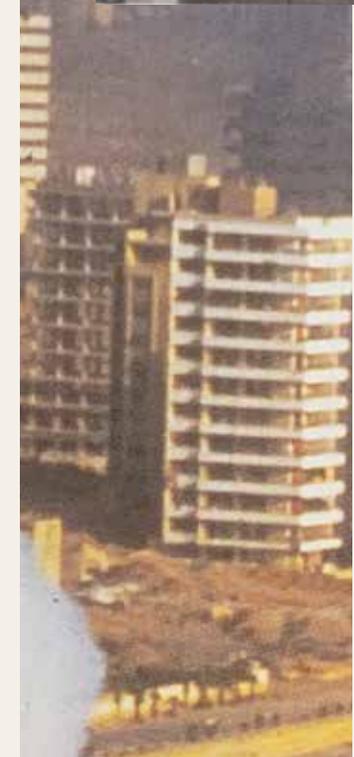
Lorsque l'armée israélienne envahit le Liban pour en chasser les combattants palestiniens, il quitte Paris où il est devenu journaliste et revient à Beyrouth couvrir de l'intérieur le siège de sa ville. Dans les rues dévastées et les immeubles éventrés par la guerre se renouent les fils de son destin.

Chant d'amour pour une ville mythique, *Le Tumulte* décrit magistralement le mélange de tragique et de picaresque qui colore l'un des derniers grands conflits du vingtième siècle.

Beyrouth aujourd'hui

« En apparence, Beyrouth aujourd'hui est quasiment à genoux. Ce qui fait pourtant que les gens qui y ont vécu, ou même ceux qui n'ont fait qu'y passer, ne s'en détachent pas facilement, c'est que cette ville envoie des signaux contradictoires. Le Liban est un pays en conflit avec lui-même. D'une part, Il est peuplé de petites communautés qui sont venues se réfugier dans ses montagnes, qui sont obligées de s'entendre mais qui de temps en temps s'entre-tuent. D'autre part, la société civile est extrêmement vivante, il y a un bouillonnement culturel formidable, en totale contradiction avec la classe des vieux mafieux

qui gouvernent. C'est pourquoi je crois que, même si la crise libanaise est très grave, cela va passer, car le Liban est un pays très vieux capable de survivre à ses contradictions. » ■ **SÉLIM NASSIB**



Françoise Frenkel, portrait d'une inconnue**CORINE DEFRANCE****vendredi 27 janvier à 18 h****AVEC LE GOETHE-INSTITUT**

À l'occasion de la semaine Franco-allemande, rencontre avec Corine Defrance autour de *Françoise Frenkel, portrait d'une inconnue* paru aux éditions Gallimard. Présentée par Catherine Mazeilier.

CORINE DEFRANCE, historienne spécialisée dans l'histoire franco-allemande, a enquêté pendant cinq ans sur Françoise Frenkel en partant sur ses traces à travers l'Europe, de la Pologne au sud de la France. Elle a collecté et assemblé tous ces documents pour bâtir cette biographie qui nous permet, aujourd'hui, de déchiffrer en profondeur Rien où poser sa tête, et de reconstruire enfin un portrait précis de Françoise Frenkel.

Impressionnant parcours

En 2015, après soixante-dix ans d'un long oubli, *Rien où poser sa tête* de Françoise Frenkel est redécouvert en France. L'impressionnant parcours de cette femme nous parvient miraculeusement intact, sa librairie française à Berlin, sa fuite dans la France occupée, la déportation à laquelle elle réussit à échapper, son passage en Suisse. Le livre connaît un succès immédiat et est traduit dans plus de onze langues. Ressuscité, son nom fait surgir de nouveaux documents. Lettres, archives de police et d'État provenant de tous les pays qu'elle a traversés, carton d'inédits conservé pendant quarante ans dans sa famille suisse, publications datées d'avant et après la Seconde Guerre mondiale.

Double identité

[...] Libraire à Berlin, spécialisée en livres français, victime des persécutions nazies, en fuite dans la France occupée puis réfugiée en Suisse, son nom est singulièrement absent des catalogues des grandes bibliothèques françaises et introuvable sur Internet.



Moi aussi, alors, j'ignore tout de Françoise Frenkel. J'ai pourtant mené, en 2003, des recherches sur la seule librairie française connue à Berlin dans l'entre-deux-guerres, *La Maison du Livre*, dirigée alors par un couple nommé M. et Mme Raichinstein. Y aurait-il eu une autre librairie française à Berlin à cette époque? Françoise Frenkel et Mme Raichinstein seraient-elles la même personne? Dans *Rien où poser sa tête*, Françoise Frenkel ne fait nulle part allusion à un mari ou à un associé. Tout semble cependant confirmer qu'il s'agit de la même librairie : même nom, même implanta-

tion dans le quartier huppé de Charlottenburg, mêmes services proposés aux lecteurs, mêmes rencontres avec des écrivains français de passage à Berlin... Mais jamais aucune trace du nom de Frenkel dans les multiples archives consultées. La « liste des personnes enregistrées à la frontière genevoise durant la Deuxième Guerre mondiale », vers laquelle me conduit le récit de son passage en Suisse, confirme enfin sa double identité et révèle sa date et son lieu de naissance : « Reichenstein-Frenkel Frymeta-Françoise-Rolande Idesa/14.07.1889/Pologne ». [...]

Marie Bonaparte/Sigmund Freud**OLIVIER MANNONI****mardi 17 janvier à 18 h**

Rencontre avec Olivier Mannoni à l'occasion de la parution de *Marie Bonaparte, Sigmund Freud – correspondance intégrale* aux éditions Flammarion. Rencontre animée par Martine Girard (psychanalyste et psychiatre).

OLIVIER MANNONI est traducteur de l'allemand. Familier de l'œuvre de Sigmund Freud, il a traduit ses correspondances avec Max Eitingon (Hachette, 2009), Anna Freud (Fayard, 2012) et Minna Bernays (Seuil, 2015) et œuvré aux nouvelles traductions de textes de Freud, dont *Le rêve de l'injection faite à Irma*, *L'Homme aux loups*, *Pour une introduction du narcissisme*, *L'inconscient*, *la Féminité*, *L'Amour de transfert* (Payot).

RÉMY AMOUREUX a établi l'édition et l'appareil critique de cette correspondance intégrale. Docteur en histoire de la psychologie, professeur associé à l'EJ-IESS (École des hautes études en sciences

sociales), il enseigne à l'Institut de psychologie de l'université de Lausanne. Il est l'auteur de nombreux articles et ouvrages sur l'histoire de la psychologie et sur Marie Bonaparte, notamment *Marie Bonaparte. Entre biologie et freudisme*, Paris, PUR, 2012.

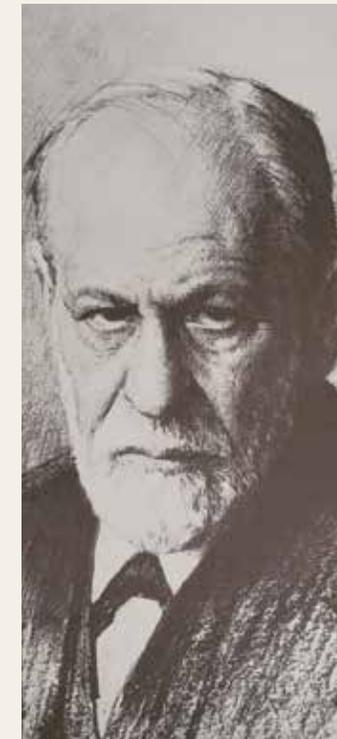
Une amitié

En 1925, la princesse Marie Bonaparte se rend à Vienne pour consulter le Pr Sigmund Freud. Cette rencontre sera « le plus grand événement de ma vie », note l'arrière-petite-nièce de Napoléon I^{er}, princesse de Grèce et de Danemark. Durant quatorze années, ils échangeront près de

neuf cents lettres jusqu'à la mort du fondateur de la psychanalyse, en 1939. Conservé à la bibliothèque du Congrès à Washington, cet ensemble de lettres est le dernier grand corpus de correspondance freudienne encore inédit.

Passionnante de bout en bout, foisonnant d'informations sur l'introduction de la psychanalyse en France, cette correspondance raconte un monde appelé à disparaître au cœur duquel deux protagonistes des plus étonnants évoluent. Car entre la princesse venue pour soigner sa dépression et l'un des savants les plus influents de son siècle, une amitié naît, qui dépasse bientôt le cadre de l'analyse. Leurs échanges donnent à voir un Freud tour à tour séduit, amusé, parfois lassé de cette patiente qui n'a de cesse de vouloir vivre pleinement sa vie amoureuse et questionne les conceptions freudiennes sur la femme à une époque où la quête du plaisir féminin reste profondément subversive.

« La dernière des Bonaparte », comme elle aimait à se qualifier, loin d'être la disciple dévote que l'on a parfois décrite, témoigne au fil des pages d'une liberté de pensée audacieuse. Quels que soient leurs désaccords, Freud verra en elle une élève loyale. De fait, elle ne le trahira jamais et mettra sa fortune au service de la Société psychanalytique de Paris (SPP), qu'elle contribua à créer et, avec l'aide de nombreux soutiens, se portera à son secours pour l'aider à quitter l'Autriche nazie en 1938. ■



Une journée fasciste

LAURENCE DE COCK

samedi 7 janvier à 16 h

AVEC LES AMIS DU MONDE DIPLOMATIQUE

Rencontre avec Laurence de Cock autour de *Une journée fasciste – Célestin et Élise Freinet, pédagogues et militants* aux éditions Agone. En collaboration avec les amis du Monde Diplomatique de Toulouse

LAURENCE DE COCK, enseignante en lycée et chargée de cours en histoire et sociologie de l'éducation à l'Université de Paris, est l'autrice d'*École* (Anamosa, 2019), *Dans la classe de l'homme blanc. Enseignement du fait colonial des années 1980 à nos jours* (PUL, 2018) et de *Sur l'enseignement de l'histoire. Débats, programmes et pratiques de la fin du XIX^e siècle à nos jours* (Libertalia, 2018). Co-autrice aux éditions Agone, de *L'Histoire comme émancipation* (avec Guillaume Mazeau et Mathilde Larrère, 2019) elle a codirigé les deux volumes de *La Fabrique scolaire de l'histoire* (2009, 2017); *Les Pédagogies critiques* (2019); et *École publique et émancipation sociale* (2021).

La passion d'un homme

La scène se déroule le 24 avril 1933, dans la petite école de Saint-Paul dirigée par Célestin Freinet, quelques minutes après

la fermeture des portes. Depuis des mois, l'instituteur subit une campagne de diffamation menée par le maire, soutenue par quelques habitants du village, qui veulent le chasser. Cette petite affaire locale a pris une envergure nationale grâce à de solides appuis via la presse d'extrême-droite. En cause, la pédagogie de Freinet, qui favorise une totale liberté dans l'expression écrite des enfants. Quelques mois plus tôt, un enfant avait donné le récit, qui fut imprimé sans aucune censure de l'instituteur, d'un rêve où le maire était attaqué par les élèves. Le prétexte était tout trouvé pour se débarrasser de cet encombrant militant communiste : ce rêve révélait bien la pédagogie subversive de Freinet. Mais celui-ci tient bon, contre-attaque systématiquement, conteste, fait appel, mobilise tous ses soutiens politiques, pédagogiques et syndicaux. Las de devoir attendre une décision administrative

qui n'arrive pas, le maire et ses ouailles décident de déloger Freinet manu militari. Mais Freinet, informé, était prêt à les accueillir, armé. Au-delà de sa puissance lyrique, l'évènement témoigne à la fois de la passion d'un homme pour la pédagogie populaire mais aussi de la pression fasciste que connaît alors le pays. Après une restitution des faits, fondée sur les archives (notamment policières), ce livre interroge ce qui peut mener un instituteur pacifiste à brandir une arme dans la cour de son école; puis, sur la base de l'histoire de l'éducation et des controverses pédagogiques, il montre l'importance de la surveillance et de la criminalisation des pratiques dérogeant aux normes gouvernementales. Au final, l'ouvrage vise à une compréhension de la dite « pédagogie Freinet » dans le cadre d'une analyse de la mission de service public et d'une contribution à une autre histoire de l'école républicaine. ■



L'aventure politique du livre jeunesse

CHRISTIAN BRUEL

mardi 14 février à 18 h

Rencontre avec Christian Bruel à l'occasion de la parution de son ouvrage *L'aventure politique du livre jeunesse*, La fabrique éditions.

CHRISTIAN BRUEL, éditeur de livre jeunesse pendant près de quarante ans (*Le sourire qui mord*, 1975-1961; éditions Être, 1997-2021), commissaire d'expositions, lui-même auteur de nombreux albums (avec Anne Galland, *Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon*, 1976; *Les Chatouilles*, 1997; *Liberté Nounours*, 2008) et d'études portant sur ce champ.

Une politique de la lecture

Engagés, les livres et la presse jeunesse le sont tous, sans exception. Seuls certains sont militants. Tous proposent des représentations et des points de vue qui, à ces niveaux divers d'intention, de conscience et d'intensité, sont empreints des substrats affectifs, idéologiques et esthétiques de celles et ceux qui les créent, de leurs univers matriciels. Ce qui en fait des objets culturels éminemment politiques rarement

considérés comme tels. Le présent essai souhaite d'une part, mettre en lumière les formes anciennes et nouvelles de la mise en scène normative qui innerve l'offre de lecture adressée aux enfants depuis plus de deux siècles, en soulignant des errances, des avancées, les évitements persistants, la créativité et la fécondité de ce champ culturel qui est aussi un marché.

Il souligne d'autre part l'importance déterminante des conditions de la réception de l'offre par ses destinataires et le rôle fondamental à venir de lieux et de dispositifs de qualification du jeune lectorat, alors que le monde peine à rendre son avenir désirable.

Il espère lever des lièvres et susciter des curiosités et des appétits nouveaux en proposant des lectures critiques, ainsi que des lectures actualisées, historiquement hérétiques, de publications parfois anciennes, provisoirement

décontextualisées et confrontées à une interprétation d'aujourd'hui, propre à montrer tant les lignes de force, les subtilités, le charme et l'efficacité pérenne d'une production du passé que l'apport du mouvement des idées.

Pointant les grands évitements thématiques de l'offre à propos du corps, de la famille, de la sexualité, du genre, de l'économie, d'une écologie radicale, de la violence, de l'alimentation... et du politique – ce Grand Méchant Mot –, il défend enfin une politique de la lecture d'un genre nouveau, ouvrant sur une lecture littéraire du monde à envergure sociale et sur de possibles utopies concrètes puisque, comme l'écrit Gaston Bachelard : « On ne veut bien que ce qu'on imagine richement, ce qu'on couvre de beautés projetées. » ■



Les guerres lointaines de la paix

SYLVAIN VENAYRE

vendredi 10 février à 18 h

Rencontre avec Sylvain Venayre autour de *Les guerres lointaines de la paix. Civilisation et barbarie depuis le XIX^e siècle* qui vient de paraître aux éditions Gallimard.

SYLVAIN VENAYRE est agrégé et docteur en histoire. — Maître de conférences en histoire contemporaine à l'Université Paris 1 puis professeur d'histoire contemporaine à l'université Grenoble-Alpes. Spécialiste de l'histoire du XIX^e siècle, ses travaux portent sur l'histoire des circulations (voyages, tourisme, expéditions militaires), ainsi que sur l'histoire des imaginaires, des sensibilités et des émotions. Il a notamment publié *La Gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne. 1850-1940* (Aubier, 2002), *Panorama du voyage. 1780-1920. Mots, figures, pratiques* (Les Belles Lettres, 2012), *L'Histoire au conditionnel* (avec Patrick Boucheron, Mille et Une Nuits, 2012), *Les Origines de la France. Quand les historiens racontaient la nation* (Le Seuil, 2013), *Écrire le voyage. De Montaigne à Le Clézio* (Citadelles & Mazenod, 2014), *Une guerre au loin. Annam, 1883* (Les Belles Lettres, 2016), *Jardin des colonies* (avec Thomas B. Reverdy, Flammarion, 2017), *La Balade nationale* (avec Étienne Davodeau, La Revue dessinée/La Découverte, 2017) et *Écrire la guerre. De Homère à nos jours* (avec Xavier Lapray, Citadelles & Mazenod, 2018).

Guerres modestes

Il y avait eu là, en ce coin du monde, la guerre de Cent Ans et la guerre de Trente ans et la guerre de Sept Ans. Il y avait eu les guerres de Religion, celles de Louis XIV et celles de la Révolution. Mais après 1815, un moment insolite avait commencé : une *paix de cent ans*. Pendant un siècle, la plupart des hommes et des femmes qui

vécurent sur le sol de l'Europe ne connurent pas la guerre.

Les historiens finirent par s'en convaincre. Qu'étaient les batailles du XIX^e siècle : Sébastopol, Solferino, Sadowa, Sedan, sinon des guerres modestes, au regard de celles qui les avaient précédées (cinq millions de morts dans les guerres de la Révolution et de l'Empire) et de celles qui les avaient suivies (dix millions de morts entre 1914 et 1918) et en comparaison avec celles qui, à la même époque, s'étaient produites en d'autres lieux du monde, de la guerre de Sécession aux États-Unis à la révolte des Taiping, qui fit en Chine peut-être vingt millions de morts? Désormais, pour les historiens, il est devenu difficile de considérer le XIX^e siècle comme un siècle de paix pour les Européens.

Les Espagnols en Amérique du Sud, au Maroc, à Cuba, aux Philippines; les Hollandais en Indonésie; les Britanniques aux Indes, en Afghanistan, en Birmanie, en Afrique du Sud, en Chine, en Nouvelle-Zélande, sur les côtes occidentales de l'Afrique, dans le golfe Arabo-Persique, en Abyssinie, en Égypte, au Soudan; voyez les Français en Algérie, en Afrique de l'Ouest, au Mexique, en Indochine, en Tunisie, à Madagascar, au Maroc; les Portugais en Angola et au Mozambique; les Allemands au Togo, au Cameroun, dans le Sud-Ouest africain, au Tanganyika; les Italiens dans la corne de l'Afrique et en Tripolitaine : comment a-t-on pu soutenir que les Européens du XIX^e siècle n'avaient pas connu la guerre? ■



D. R. Werner Bischof. Dans les ruines de Varsovie, 1947.

Syrie, le pays brûlé

CATHERINE COQUIO

vendredi 13 janvier à 18 h

Rencontre avec Catherine Coquio autour de *Syrie, le pays brûlé (1970-2021). Le livre noir des Assad*, paru au Seuil.

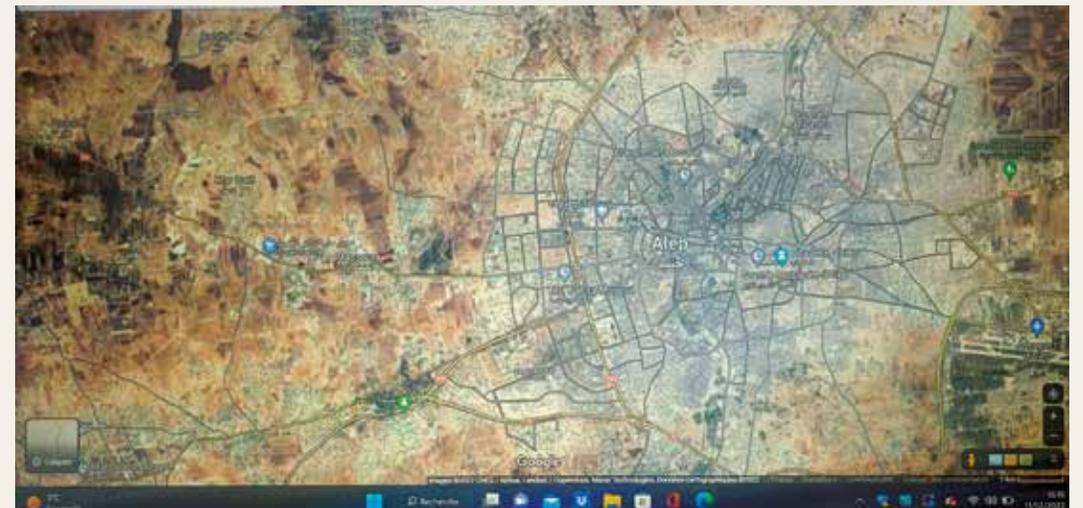
CATHERINE COQUIO, née en 1960, est professeure de littérature comparée à l'Université de Paris (ex Paris Diderot). Ses travaux portent sur l'étude de plusieurs génocides contemporains, le génocide des Tutsis au Rwanda en 1994 et le massacre dans l'enclave musulmane de Srebrenica en juillet 1995. Elle étudie particulièrement les questions liées au génocide sous l'angle du témoignage des survivants et de la littérature. Catherine Coquio est également présidente de l'Association internationale de recherche sur les crimes contre l'humanité et les génocides (Aircrige). Elle a publié entre autres : *Rwanda. Le réel et le récit* (Belin, 2004), *L'Art contre l'art. Baudelaire, le joujou moderne et la « décadence »* (éditions revue Méthode, 2006), *Aux voisinages de René Char : Roger Van Rogger et René Char. Chronique d'une utopie partagée* (éditions de Vallongues, 2003), *L'Enfant et le génocide. Témoignages sur l'enfance pendant*

la Shoah, avec Aurélia Kalisky (Laffont, 2007), *Le mal de vérité ou l'utopie de la mémoire* (Colin, 2015), *La littérature en suspens. Écritures de la Shoah. Le témoignage et les œuvres* (l'Arachnéen, 2015).

Œuvre de mémoire

Ce livre redonne une voix à celles et ceux que la dictature de Hafez puis Bachar al-Assad s'est employé, et s'emploie toujours, à faire taire en Syrie et ailleurs. Il documente et dénonce des crimes que beaucoup voudraient oublier malgré leurs liens directs avec nos propres hantises (crise de l'accueil migratoire, crispation identitaire, attentats djihadistes, invasion russe de l'Ukraine...). Dans la lignée des grands Livres noirs, il retrace précisément les faits : terreur, emprisonnements massifs, tortures systématiques, sièges des villes, bombardements chimiques, exterminations ethnico-confessionnelles, « assainissement »

démographique, dont il éclaire les ressorts historiques, géopolitiques et sociaux. La révolution et la contre-révolution en Syrie nous révèlent certains fondamentaux de notre temps : à la fois la puissante aspiration à la liberté des sociétés longtemps brimées, la radicalisation sans retenue de toutes sortes de régimes autoritaires et l'affaiblissement des idéaux démocratiques dans les pays occidentaux. Au travers de témoignages, sous forme de récits, de textes littéraires, de photographies et de dessins, éclairés par les analyses des spécialistes des conflits du Proche-Orient ou des violences de masse, cet ouvrage d'une ampleur inédite, fait donc œuvre de mémoire, d'histoire et d'avertissement. Contre le négationnisme, la banalisation, l'indifférence ou le silence. Et contre l'impunité de ceux qui, en exécutant leur mot d'ordre « Assad ou on brûle le pays », ont mis la Syrie à feu et à sang. ■



Les veilleurs du vivant**VANESSA MANCERON****lundi 30 janvier à 17 h 30**

Rencontre avec Vanessa Manceron autour de *Les veilleurs du vivant*. Avec la naturalistes amateurs, La Découverte. Rencontre organisée en lien avec le Département d'anthropologie de l'Université Jean-Jaurès

VANESSA MANCERON est anthropologue, chercheuse au CNRS. Elle est spécialiste du rapport au vivant et mène ses terrains d'enquête en France, en Angleterre et en Italie.

Naturaliste

On a parfois l'impression que les espèces végétales et animales ont appris à se dissimuler au regard des humains. Est-ce le résultat de l'usage des pesticides et du réchauffement climatique?

Vanessa Manceron s'est intéressée à une pratique scientifique discrète mais de plus en plus indispensable : connaître et reconnaître les plantes, les oiseaux, les papillons et autres insectes, les mondes vivants, tout autour de nous. Pour l'observer le mieux était d'aller en Angleterre, où la tradition naturaliste fait se côtoyer professionnels, universitaires et amateurs. Ce travail n'y

est pas tenu pour un passe-temps marginal, mais considéré comme nécessaire. Cette science participative s'apparente à un savoir déambulatoire qui se déploie selon ses propres règles, en s'immergeant dans un territoire précis, délimité, pour y documenter régulièrement et systématiquement les espèces présentes, montrer comment elles se développent, gagnent du terrain ou régressent, voire disparaissent. Il faut apprendre à repérer les moindres indices, à les photographier mais aussi à les dessiner. On suivra ainsi les plantes, les papillons comme les multiples oiseaux présents dans nos champs en apprenant une autre manière de regarder, de se rendre sensible aux minuscules différences, aux sons, aux variations de couleurs. Et ainsi toucher du doigt une autre manière de vivre et d'habiter.

[Extrait]

[...] En France, les activités naturalistes nous parviennent à bas bruit avec néanmoins une attention accrue depuis deux décen-

nie, liée au constat de l'érosion de la biodiversité que les naturalistes amateurs informent le plus souvent en partenariat avec le Muséum national d'histoire naturelle au sein des programmes de recherche participatifs qui se sont surtout développés à compter des années 2000 avec une accélération notable cette dernière décennie. On a vu aussi des naturalistes en lutte inventorier le site bocager et humide de la Zone à défendre de Notre-Dame-des-Landes en 2013. Comme le raconte Sandra Delacourt, durant trois années, un dimanche par moi, ils ont bénévolement arpenté les lieux, suivi des kilomètres linéaires de haies pour dénicher des lézards vivipares et couleuvres d'Esculape, trouvé dans les plissements des arbres des oreillards roux et des murins à moustaches, détecté à l'oreille et de nuit la présence de crapauds épineux dans les mares. Sur les réseaux sociaux et dans la presse, Boris Bresseq, botaniste au Muséum d'histoire naturelle de Toulouse, inscrit à la craie sur les trottoirs du quartier de Busca, dans le centre-ville de Toulouse, le nom des plantes qui surgissent au pied des gouttières et dans fissures du bitume – pariétaire de Judée, pourpier marâcher, renouée persicaire, drave printanière –, manière de sensibiliser les citoyens à la flore qui les entoure, car nommer, dit-il, est une manière de donner une existence.

[...] ■

Écologies. Le vivant et le social**PHILIPPE BOURSIER, CLÉMENCE GUIMONT****mardi 7 février à 18 h**

Rencontre avec Philippe Boursier et Clémence Guimont qui ont coordonné le livre collectif : *Écologies. Le vivant et le social* paru aux éditions La Découverte.

PHILIPPE BOURSIER, professeur de sciences économiques et sociales, a été porte-parole national des Verts et co-fondateur du mouvement Écologie sociale. Il a coordonné avec Willy Pelletier le Manuel indocile de sciences sociales. Clémence Guimont est maîtresse de conférences en science politique à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et membre du Centre européen de sociologie et de science politique (CESSP).

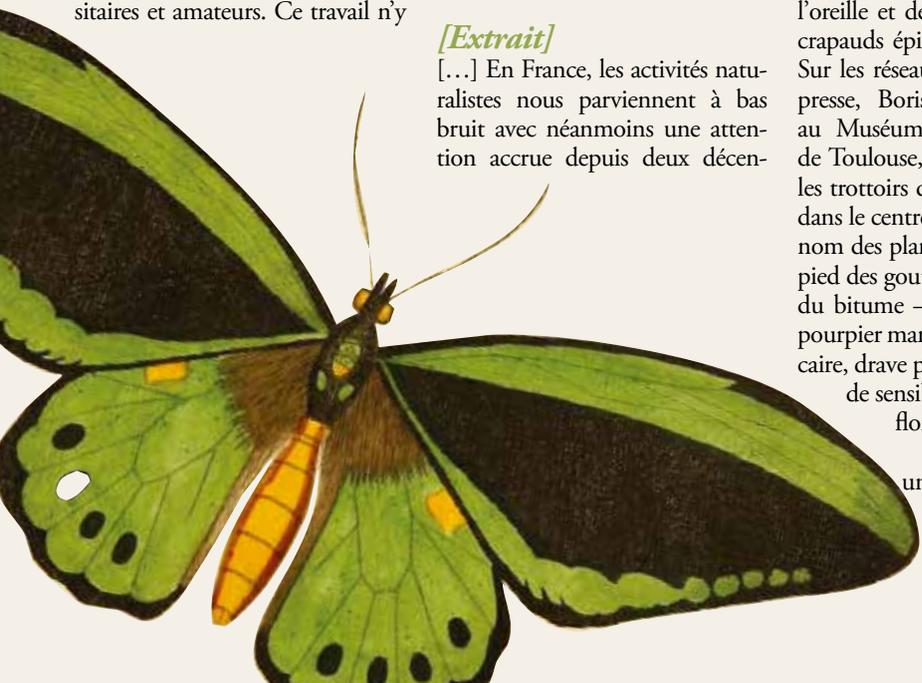
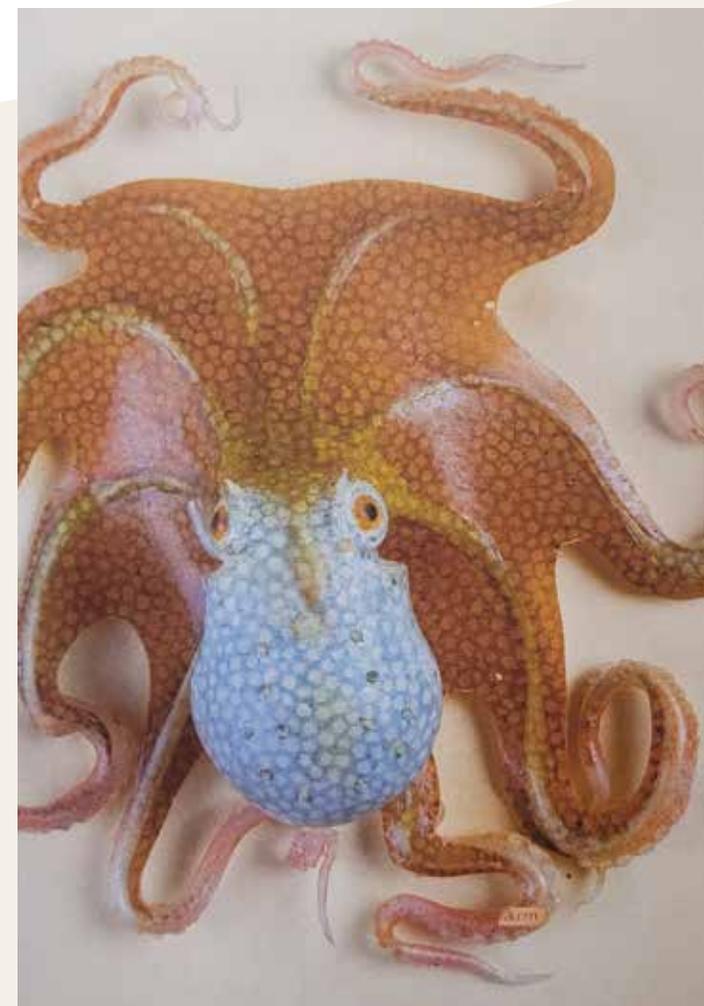
CLÉMENCE GUIMONT, est maîtresse de conférences en science politique à l'université Paris Panthéon-Sorbonne et membre du Centre européen de sociologie et de science politique (CESSP).

Grand virage

Comptes à rebours : les crises écologiques multiples frappent avec une intensité croissante les écosystèmes ainsi que les groupes humains et non humains aux vulnérabilités inégales. Sous la pression du temps qu'elles gaspillent, les sociétés mettent en péril leur propre survie et l'habitabilité de la planète. Ce livre dit l'impératif d'assumer le défi d'un grand virage écologique émancipateur et l'urgence de se coaliser pour le faire advenir. Se croisent ici, avec rigueur mais avec des mots simples, des approches issues des sciences sociales et des sciences de la nature. Près de 80 contributions thématiques de scientifiques, de journalistes et de membres d'associations environnementales éclairent la genèse des crises écologiques en cours et documentent les processus qui précipitent les dévastations du vivant ainsi que leurs effets sociaux multiples et

inégaux. Ce livre porte la voix des écologies qui dépassent les clivages institutionnels et œuvrent à une véritable critique du statu quo. Deux sensibilités politiques sont détaillées : l'une, intersectionnelle et anti-capitaliste porte sur les enjeux sociaux ; l'autre est attentive à ce que les systèmes politiques et économiques prennent en compte le vivant non humain. Déchets nucléaires, réfugiés clima-

tiques, sommets internationaux, véganisme, néocolonialisme, agro-écologie, urbanisme ou finance verte sont autant de sujets brûlants ici abordés avec lucidité. Au fil de l'ouvrage, des alliances inédites se dessinent, que toutes les personnes partisans d'une grande transformation écologique et sociale sont amenées à nouer au service d'une écologie de l'émancipation. ■



L'universel étranger

MICHAEL LUCKEN

samedi 14 janvier à 17 h 30

Rencontre avec Michael Lucken à l'occasion de la parution de *L'universel étranger* aux éditions Amsterdam.

MICHAEL LUCKEN est professeur à l'Institut national des langues et civilisations orientales. Historien spécialiste du Japon moderne et contemporain, il a publié entre autres *Les Japonais et la guerre, 1937-1952* (Fayard, 2013), *Imitation and Creativity in Japanese Arts from Kishida Ryūsei to Miyazaki Hayao* (Columbia University Press, 2016), et *Le Japon grec. Culture et possession* (Gallimard, 2019).

La xénologie

Pourquoi peut-on étudier la Chine en particulier, mais pas l'étranger

en général? L'hypothèse de ce livre est la suivante : si, à la différence de l'histoire ou de la géographie, l'étude des langues et sociétés du monde ne constitue pas une discipline académique à part entière, c'est parce que la conception que les humains se font de l'universel reste encore beaucoup trop monolingue et autocentrée, qu'elle demeure prisonnière de formes qui empêchent de voir les régularités fonctionnelles qui unissent les humains dans le regard qu'ils portent les uns sur les autres. Selon Michael Lucken, la solution pour tenir compte de la diversité

humaine sans abandonner l'horizon de la généralité réside dans le développement d'une meilleure compréhension de la variabilité des langues et des imaginaires, ce qui passe par une expérience à la fois intime et populaire du plurilinguisme. À travers l'analyse des quatre fonctions fondamentales des études étrangères que sont la prédation, la critique, la généralisation et la métamorphose, il dessine les linéaments d'une science partagée des points de vue à l'échelle du monde.

Au fil d'une réflexion d'une grande érudition sur les jalons constitutifs de la *xénologie*, l'auteur formule un programme de recherche original pour les sciences humaines et sociales, en ce qu'il se fonde sur « le postulat historiquement construit d'une irréductible pluralité » – autrement dit, sur une anthropologie non philosophique. ■

Café psy : Corps en relation

A. SUC, R. PUYUELO, J.-P. GRYNBERG

samedi 11 février à 11 h

Corps en relation. Dr Agnès Suc, Dr. Rémy Puyuelo, J.-P. Grynberg.

DR. AGNÈS SUC (Praticien Hospitalier, Équipe Ressource douleur Soins palliatifs du CHU et Coordinatrice Histoire d'en Parler). **DR. RÉMY PUYUELO** (pédopsychiatre, Psychanalyste, Rédaction Revue Empan), la participation de l'Association Accompagner en Soins Palliatifs (ASP) Être-là et de **JEAN-PHILIPPE GRYNBERG** et Mort, Enfance, deuil. ■

Durer

PIERRE CAYE

samedi 7 janvier à 11 h

Pierre Caye présentera son dernier livre *Durer : éléments pour la transformation du système productif* sorti en 2020 aux Éditions Belles Lettres. Cette présentation sera articulée autour de l'idée de « maintenance » et de « protection des biens », thèmes centraux du livre. Samedi 7 janvier à 16 h 30, conférence de Pierre Caye au Grep (Toulouse Business School – 20, boulevard Lascrosses), *Sobriété : enjeux économiques et moraux d'une notion aujourd'hui mal comprise*.

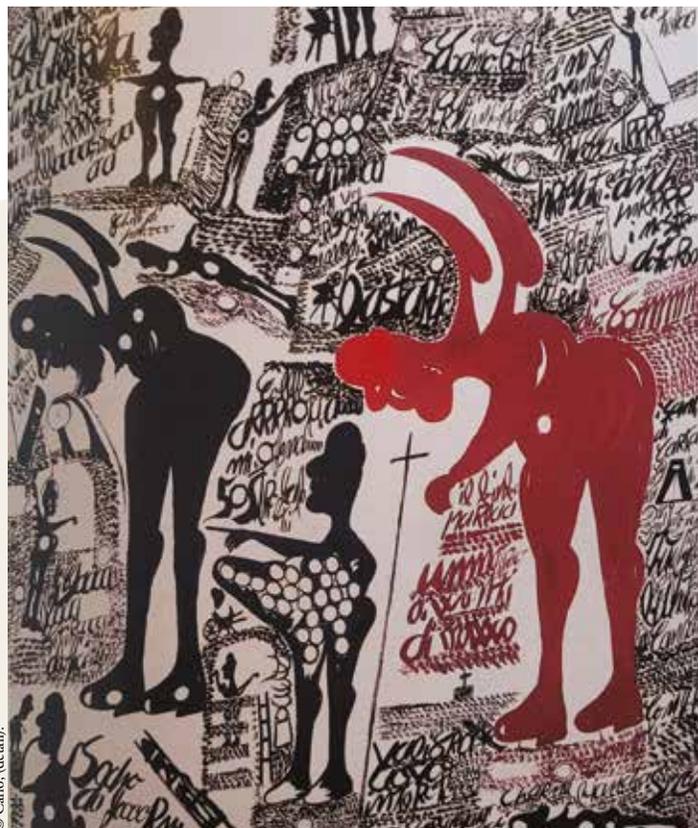
PIERRE CAYE, ancien élève de l'École Normale supérieure, directeur de recherche au CNRS, a consacré une part importante de ses recherches aux sources humanistes de notre culture philosophique, artistique et politique. Il est l'auteur de *Critique de la destruction créatrice* (Les Belles Lettres, 2015) dont *Comme un nouvel Atlas* (Les Belles Lettres, 2017) donne les clefs métaphysiques, et de *Durer* (Les Belles Lettres, 2020).

Approche globale

Depuis 50 ans, l'écologie est à l'ordre du jour des politiques publiques. Pour quels résultats? Chacun aspire désormais, aussi bien à droite qu'à gauche, à « changer de modèle ». Mais les meilleures intentions suffisent-elles? Or, pour la première fois

depuis Marx, un livre, *Durer*, propose une approche globale du système productif et décrit les outils nécessaires à sa transformation. Il importe certes que notre développement soit durable et respecte les générations futures. Encore faut-il que les hommes soient en mesure de construire la durée à travers leurs modes mêmes de production! Sous le couvert du temps, les principaux facteurs de production, le

capital, le travail, la technique s'en trouvent profondément transformés : pour durer, le capital devient le patrimoine, le travail se consacre à la maintenance, en même temps que la technique nous sert d'enveloppe protectrice. L'économie accède désormais à sa dimension morale et politique la plus haute et la plus digne, loin des idéologies dominantes de l'innovation, de la disruption et de la destruction créatrice. ■



© Carlo, (détail).



Le texte de présentation de ce café psy nous est parvenu au moment de la clôture du bulletin. Il sera proposé dans le bulletin de février qui paraîtra dans les derniers jours de janvier.

Nos remerciements et nos excuses à toute l'équipe de ces rendez-vous « psy » du samedi matin.

Amérique(s) #2 : Une anthropologie de la violence armée et de la culture du pavot au Mexique

ADÈLE BLAZQUEZ

lundi 16 janvier à 17 h 30

Rencontre avec Adèle Blazquez autrice de *L'aube s'est levée sur un mort : violence armée et culture du pavot au Mexique*, CNRS éditions. Rencontre organisée avec le soutien du pôle Sud-Ouest de l'Institut des Amériques.

ADÈLE BLAZQUEZ est docteure en anthropologie de l'École des hautes études en sciences sociales.

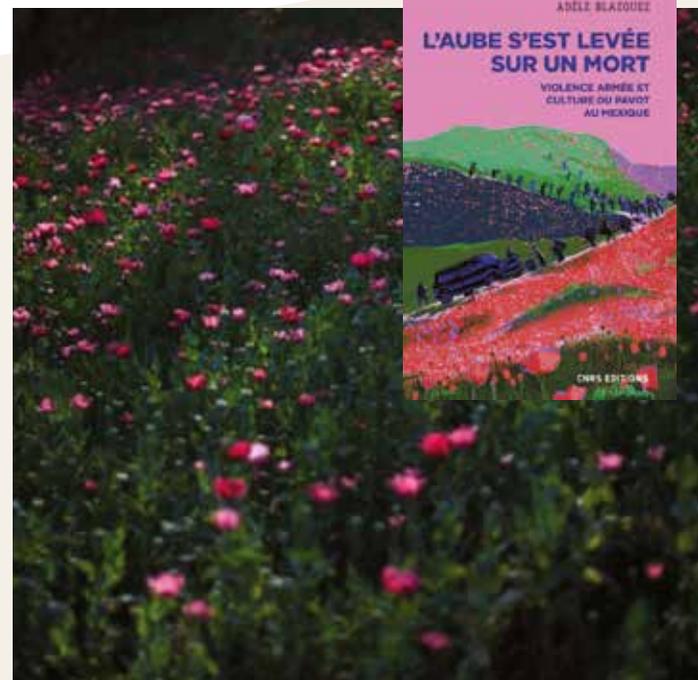
Une zone interdite

À Badiraguato, commune rurale et marginalisée du Mexique, le maire a fait édifier avec enthousiasme un belvédère où, à la manière de la colline de Hollywood, se détachent de monumentales lettres qui surplombent le paysage. Il faut dire que le village, au cœur de la région escarpée du Sinaloa, a été mis en scène sur les écrans du monde entier par une série Netflix revenant sur les pas des plus célèbres « Narcos » mexicains,

Joaquín El Chapo Guzman et Rafael Caro Quintero. Il est aussi l'épicentre d'une « guerre contre la drogue » qui a fait plus de victimes depuis le début du XXI^e siècle que les conflits en Afghanistan ou en Irak. Mais comment vivent au quotidien celles et ceux qui restent invisibles dans cette grande fresque, qui subsistent dans cette région sans emplois, qui tiennent une épicerie, cultivent une petite parcelle ou occupent un poste dans l'administration locale ? De quelles manières se déplace-t-on dans cet espace enclavé où une mauvaise rencontre peut surgir à tout instant ? Qui sont les pro-

ducteurs de pavot, coincés entre la répression militaire et l'exploitation de ceux qui achètent leur récolte ? Qu'est-ce qu'être une femme dans un lieu suspendu à la violence des hommes ? Et comment donner sens aux meurtres qui rythment le quotidien ?

En se situant au plus proche des logiques d'action des personnes, cette ethnographie sensible lève le voile sur une zone interdite qui est l'envers de notre économie globalisée ; l'enquête anthropologique nous fait toucher du doigt l'incertitude qui règne lorsque, une nouvelle fois, « l'aube s'est levée sur un mort ». ■



Tzigane

J.-L. POUEYTO, J.-P. CAVAILLÉ, D. BLANC

lundi 23 janvier à 17 h 30

Rencontre autour du livre de Patrick Williams *Tziganes ou ces inconnus qu'on appelle aussi Gitans, Bohémiens, Gypsies* (PUF). Avec la participation de Jean-Luc Poueyto, ethnologue, co-éditeur de l'ouvrage et Jean-Pierre Cavallé, responsable du séminaire de l'EHESS « Identités Tziganes », tous les deux membres du Centre d'Anthropologie du LISST à Toulouse, ainsi que Dominique Blanc qui animera le débat.

PATRICK WILLIAMS, disparu en 2021, est le grand ethnologue des Tziganes. Chercheur au CNRS, mariée à une Romni Kalderash, il a vécu en Rom avec les Roms.

L'OUVRAGE posthume présenté ici retrace la rencontre d'un intellectuel avec les Manouches de la Creuse et les Roms kalderash de Paris. Le texte plonge le lecteur

Les marchés de la mer

SOLÈNE RIVOAL

mardi 10 janvier à 18 h

Rencontre avec Solène Rivoal autour de *Les marchés de la mer. Une histoire sociale et environnementale de Venise au XVIII^e siècle*, École française de Rome.

SOLÈNE RIVOAL est maîtresse de conférences en histoire moderne.

À Venise

Cette recherche étudie les modalités d'approvisionnement de la ville de Venise en produits de la mer (poissons, crustacés et coquillages) au XVIII^e siècle, dans un système qui concerne à la fois des acteurs, des pratiques, des espaces et des modes de gouvernement. L'analyse prend comme point de départ les espèces, leurs lieux de croissance, les rythmes de production, puis l'exploitation du poisson qui devient une ressource alimentaire pour la ville. À Venise, l'ensemble des habitants, des patriciens aux membres du popolo les plus fra-

giles, consomme des produits de la mer quotidiennement et sous toutes leurs formes. Cette place remarquable du poisson dans l'alimentation a entraîné, chez les acteurs impliqués dans ce système, pêcheurs, marchands et gouvernants, d'intenses réflexions autour de la propriété, de la gestion, de l'exploitation et de la protection des espèces. L'étude se situe par conséquent à la croisée de plusieurs champs historiques (histoire environnementale, histoire sociale et histoire des institutions) et emprunte également certaines de ses approches à l'histoire économique et à l'histoire urbaine. L'enjeu est de déterminer comment se crée et se négocie un

système de gestion et d'exploitation d'une ressource, impliquant des savoirs politiques, des savoirs techniques et des usages particuliers élaborés dans des milieux lagunaires et maritimes. Cette interaction est en pleine évolution au XVIII^e siècle, à une période où les mécanismes marchands et économiques sont soumis à des évolutions de conception profondes. Les ressources de la mer n'échappent pas à ces questionnements et la materia del pesce, expression utilisée par les magistrats vénitiens, devient un espace de négociation, mais également de lutte, entre les acteurs du système et les gouvernants dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. ■



Jacques-Émile Blanche, *Marché mort aux poissons*, Dieppe (détail).

Esprit. Une revue des idées (presque) centenaire.

ANNE DUJIN, JEAN-YVES PRANCHÈRE

mercredi 18 janvier à 17 h 30

AVEC LE GREP

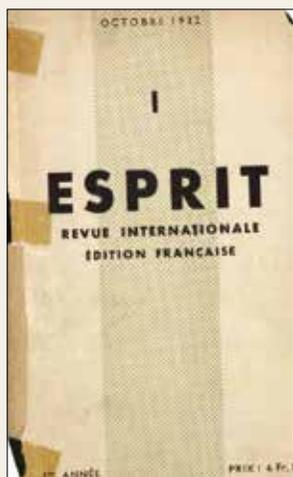
Rencontre avec Anne Dujin, rédactrice en chef, et Jean-Yves Pranchère, philosophe, membre du Comité de rédaction de la revue. Rencontre organisée en collaboration avec le GREP.

ANNE DUJIN, politiste de formation, a été chercheuse au CREDOC, avant une collaboration au journal *Le Monde* (*Le Monde des idées*) puis de prendre la direction de la revue en 2015. Anne Dujin rappellera le parcours d'Esprit, ses fondateurs, l'histoire d'une revue qui est désormais la plus ancienne des revues d'idées de langue française. Elle s'appuiera pour l'occasion sur l'ouvrage collectif récemment réédité et augmenté, et dont la première édition avait été assemblée par la rédaction en 2002, à l'occasion du 70^e anniversaire.

Cet ouvrage n'a pas la prétention de proposer un travail exhaustif d'histoire, lequel a déjà été réalisé pour Le Seuil par Michel Winock, Bernard Comte ou Goulven Boudic. Mais il permet, sous la plume d'animateurs de la revue, de retracer le chemin parcouru depuis sa fondation par le philosophe Emmanuel

Mounier en 1932. Traversant les tumultes de la guerre, puis les débats d'après-guerre sur le communisme et la décolonisation, Esprit s'est efforcée par la suite d'actualiser son questionnement sur l'événement, comme sur l'engagement des intellectuels dans la cité. La revue a maintenu des liens étroits avec des intellectuels du monde entier, notamment là où ces derniers ont dû entrer en dissidence contre des pouvoirs dictatoriaux ou totalitaires. Sensible à l'évolution de la culture et des mœurs, elle a toujours porté une attention particulière aux arts, mais aussi à la question de l'éducation populaire et d'une culture proprement démocratique. Dans la postface, Anne Dujin affirme sa conviction que les revues gardent toute leur place dans un débat public souvent dégradé, où il reste possible malgré tout de faire et refaire le pari de l'intelligence collective.

Dans un deuxième temps, le philosophe JEAN-YVES PRANCHÈRE interviendra sur l'état des idées politiques en Europe aujourd'hui. Ancien élève de l'École Normale Supérieure, Jean-Yves Pranchère est membre du Centre de Théorie Politique de l'Université libre de Bruxelles, où il enseigne. Membre du comité de rédaction d'Esprit, il est l'auteur de *Le Procès des droits de l'Homme* (Seuil, 2016) avec Justine Lacroix. Parmi les dernières contributions de Jean-Yves Pranchère à la revue en 2022, on retiendra les suivantes : L'illusion souverainiste. Retrouver la souveraineté. Anti-impérialisme ou complicité avec l'agression russe? Les responsabilités de la gauche. Ces thèmes sont autant d'interrogations qui sauront faire les objets d'un débat, qui sera conduit pour l'occasion par les animateurs du GREP. ■



Gouverner la science

JOËL LAILLIER, CHRISTIAN TOPALOV

mercredi 25 janvier à 17 h 30

AVEC SCIENCE PO

Rencontre avec Joël Laillier et Christian Topalov pour *Gouverner la science. Anatomie d'une réforme (2004-2020)* paru aux éditions Agone.

JOËL LAILLIER est maître de conférences en sociologie et chercheur au Centre Maurice Halbwachs. Il a publié récemment *Entrer dans la danse. L'envers du Ballet de l'Opéra de Paris* (CNRS éditions, 2017) et participé à la publication d'*Enfances de classe. De l'inégalité parmi les enfants* (Seuil, 2019).

CHRISTIAN TOPALOV est sociologue, directeur d'études à l'EHESS et chercheur au Centre Maurice Halbwachs. Il a publié ou dirigé de nombreux ouvrages dont, récemment : *Histoires d'enquêtes. Londres, Paris, Chicago. 1880-1930* (Garnier, 2015) et, en collaboration, *Philanthropes en 1900. Londres, New York, Paris, Genève* (Créaphis, 2019).

Organisation de la recherche

On ne peut réduire une réforme à la doctrine (économique, néolibérale ou autre) des gouvernements qui l'importent dans un domaine ou un autre. Aussi ne comprend-on vraiment le fonctionnement d'une réforme qu'au travers du portrait des acteurs placés aux divers postes de décision, de la manière dont ils procèdent et des intérêts qu'ils y trouvent.

« Quel a été l'enjeu des réformes imposées à l'université et à la recherche depuis le début des années 2000? Instaurer un pilotage politique de la science pour qu'elle se trouve orientée au bénéfice de l'« innovation » et de l'économie. Mettre en place une concurrence généralisée entre établissements, laboratoires et individus, de sorte que la distribution des ressources

privilegie une supposée « excellence » et la conformité à des objectifs définis politiquement. En bref, c'est l'autonomie de la science et des savants que la réforme a attaquée de front. Passer d'un monde dans lequel les scientifiques constituaient une profession auto-organisée protégée des autres pouvoirs, à un autre où les pratiques scientifiques sont gouvernées par de nouveaux impératifs portés par des institutions hiérarchiques et centralisées : voilà ce que les réformes ont tenté à produire en France durant la quinzaine d'années qui nous intéresse. » L'enquête des auteurs retrace les transformations qui ont

radicalement changé l'organisation de la recherche et de l'université, les pratiques scientifiques et les façons de gouverner le monde savant. Il montre comment une telle réforme a pu se mettre en place : qui ont été les promoteurs de sa doctrine, qui sont ses états-majors, ses lieutenants et ses petits soldats?

Ce livre propose une « anatomie » de la réforme qui dissèque ses organes et leurs fonctions, pour comprendre comment s'est imposée, en dépit des oppositions et résistances, une nouvelle définition de la science, de l'université et de leurs finalités. ■



Jacques-Louis David, *Anoine-Laurent Lavoisier et Marie-Anne Lavoisier* (détail).

Oury, donc

PIERRE DELION

vendredi 27 janvier à 20 h 30

Rencontre avec Pierre Delion autour de *Oury, donc* et de *La constellation transférentielle* parus aux éditions érès.

PIERRE DELION est professeur émérite de pédopsychiatrie (université de Lille), psychiatre honoraire, psychanalyste. Il a entre autres publié chez érès : *Violence et enfance* (2019), *Parents-enfants : soins psychique en groupe* (2018), *Fonction phorique, holding et institution* (2018).

Oury, donc

« Oury, m'a aidé à être ce que je suis et je suis sûr que c'est le cas de nombreux soignants » : c'est ainsi que Pierre Delion débute ce récit à la première personne où il porte un regard sensible sur l'œuvre et la vie de Jean Oury (1924-2014), l'un des fondateurs du mouvement de la psychothérapie institutionnelle. Jean Oury s'est formé à la psychiatrie avec François Tosquelles

et auprès de nombreuses personnalités : Lacan, Ey, Bonnafé, Ajuariaguerra, Daumezon... En appui sur une culture encyclopédique, il a su proposer une psychiatrie accueillante et sans discrimination qui a fait école en France et dans de nombreux pays. Des milliers de stagiaires du monde entier sont venus apprendre, auprès de lui et de son équipe dans la clinique de La Borde, les conditions de possibilité de la psychothérapie ins-

titutionnelle. « Son message est d'autant plus important actuellement que la psychiatrie est en train de changer profondément, et que la manière dont il a réussi à en revisiter la pratique et la réflexion, de façon à la fois si intelligente et si humaine, risque de disparaître d'un souffle, si on ne se pose pas la question de cultiver dans nos pratiques, de façon efficace, les différents concepts qu'il nous a transmis. » ■

Idées reçues sur le clitoris

SYLVIE CHAPERON, ODILE FILLOD

mardi 31 janvier à 18 h

Rencontre avec Sylvie Chaperon et Odile Fillod autour de *Idées reçues sur le clitoris. Histoire et anatomie politique d'un organe méconnu* paru chez Le Cavalier bleu éditions.

SYLVIE CHAPERON historienne, est spécialiste dans les domaines de l'histoire des femmes, du genre, et des origines de la sexologie, à l'université Jean-Jaurès et rattachée au laboratoire Framespa. Outre la direction de nombreux ouvrages collectifs, elle est l'auteur des livres *Les origines de la sexologie* (Payot 2012) et *Les années Beauvoir* (Fayard 2000).

ODILE FILLOD est chercheuse indépendante en études sociales des sciences biomédicales et de leur vulgarisation, spécialiste des questions de sexe/genre. Ses recherches portent principalement sur la production et les usages de la littérature scientifique fondant en nature les inégalités liées au sexe. Son travail axé sur l'analyse des biais dans la construction et la transmission

des savoirs biomédicaux a donné lieu à la publication de plusieurs articles scientifiques et chapitres d'ouvrages. Connue pour sa conception en 2016 d'un modèle stylisé du clitoris imprimable en 3D, elle a également créé un site web dédié au clitoris (Clit'info) et dirigé une thèse d'exercice de médecine sur sa (mé) connaissance par les médecins.

IMAGINER donc un organe du corps humain, pourtant parfaitement décrit, et étudié depuis l'Antiquité, qui, jusqu'en 2016, ne serait représenté que de façon extrêmement parcelaire et tronquée dans l'intégralité des manuels de biologie à destination des collégiennes et des collégiens. Quel est donc cet organe mystérieux, qui est pourtant unique en son genre, qu'une grande partie de l'his-

La réalité

PIERRE BRUNO

vendredi 20 janvier à 20 h 30

Rencontre avec Pierre Bruno à l'occasion de la parution de *La réalité. Essai de psychanalyse* aux éditions érès.

PIERRE BRUNO est psychanalyste à Paris, membre de l'association Le pari de Lacan. Il a notamment publié aux éditions érès : *Lacan passeur de Marx* (2010), *Une psychanalyse : du rébus au rebut* (2013), *Qu'est-ce que rêver?* (2017).

Contours

À partir des conceptions freudienne et lacanienne de la réalité, Pierre Bruno considère ce qui peut apporter au sujet, dans une

cure analytique conclue de façon satisfaisante, une réponse aux questions métaphysiques jusqu'à réservées à la magie et aux religions. La réalité est divisée chez Freud entre réalité matérielle et réalité psychique, et chez Lacan entre réalité et réel. Le réel, tout en restant inaccessible, commande les symptômes du sujet, à son insu. Quelles en sont les conséquences sur l'enjeu d'une cure?

À partir de là, Pierre Bruno pose les contours de ce qui, dans une cure analytique conclue de façon satisfaisante, peut apporter au sujet une réponse aux questions existentielles, dont l'abord aura été auparavant réservé à la magie

et aux religions. Il en vient ainsi à revisiter les moments qui conditionnent un tel parcours, démontage du fantasme d'une part, repositionnement du Nom-du-Père d'autre part. La vérification de cette issue implique que l'analysé soit délesté du surmoi, qu'il ait déjoué les artefacts magiques et religieux, et qu'il se soit départi du « je n'en veux rien savoir » dont la science voudrait faire son credo. En effet, celui-ci n'a rien à voir avec le « je n'en veux rien savoir » qui se décline à la fin d'une analyse, et dans le dénouement du transfert, et dans le consentement à une division, non suturable, entre savoir et vérité. ■



toire humaine a tâché d'oublier, de reléguer, de minimiser l'importance, et ce jusqu'à des jours encore très récents. Cet organe, qui est le seul du règne animal à être exclusivement dédié au plaisir, c'est le clitoris...

DE L'ANTIQUITÉ à aujourd'hui, les multiples dénominations et descriptions erronées du clitoris portent les traces de sa méconnaissance et de visions essentiellement masculines du corps et de la sexualité. Conséquence de cela, le clitoris reste nimbé d'un mystère propice à tous les fantasmes et idées reçues. Ainsi n'aurait-il été découvert qu'à la Renaissance et sa partie cachée décrite en 1998 seulement. Verge de la femme, selon certains, il serait, revanche ultime, mieux que le pénis! ■



Le courage de renoncer**JEAN-PHILIPPE DECKA****vendredi 3 février à 18 h**Rencontre avec Jean-Philippe Decka autour du livre *Le courage de renoncer. Le difficile chemin des élites pour bifurquer vers un monde durable* paru aux éditions Payot.**JEAN-PHILIPPE DECKA**

est un « renonçant », un « bifurqueur »; c'est-à-dire que, suite à une violente prise de conscience de l'urgence climatique, il a volontairement tourné le dos à la vie de privilèges que lui promettaient son diplôme d'HEC obtenu en 2010 et sa carrière en start-up. Convaincu que les élites ont un rôle précieux à jouer dans le bouleversement du système socio-économique, il est déterminé à faire école et anime notamment depuis 2020 le podcast *Ozé*, dans lequel il tend le micro à ceux qui, comme lui, ont fait le choix de renoncer.

La voie d'un changement radical

Le projet collectif qu'il appelle de ses vœux implique un préalable : convaincre les élites de devenir la locomotive de ce cheminement vers un nouveau modèle de société. « En tant que privilégiés et détenteurs des clés du système économique et politique, c'est [à elles] de faire bouger les lignes », juge-t-il. Problème : ces mêmes élites sont les grandes bénéficiaires du système en place. Adopter un mode de vie durable, c'est donc accepter de renoncer à nombre de privilèges. « Comment accepte-t-on de diviser son salaire par dix ? Comment accepte-t-on de renoncer à une carrière dont on nous a vanté les mérites pendant tant d'années ? Comment supporte-t-on le jugement des autres sur ce qui est souvent vécu comme un « déclassé choisi » ? », s'interroge l'auteur.

M. Decka s'exprime là sur un sujet qu'il connaît bien. Il compte en

effet parmi les « renonçeurs », ces diplômés de grandes écoles (HEC pour l'auteur) qui ont décidé de changer de route après une prise de conscience de l'urgence climatique. Il mène aujourd'hui des actions de sensibilisation, notamment via le podcast *Ozé*, qui l'ont conduit à rencontrer de nombreux représentants de cette élite et à les interroger sur leur prise en compte de la question environnementale. C'est d'ailleurs l'un des atouts de l'ouvrage. Il permet d'explorer les mécanismes de résistance au changement que nombre de diplômés des grandes écoles portent en eux. Car si beaucoup dénoncent aujourd'hui les failles du système au sein duquel ils évoluent – des prises de position en ce sens d'étu-

dians d'établissements comme AgroParisTech ont d'ailleurs eu cette année un écho médiatique –, peu s'engagent dans la voie d'un changement radical.

La politique des petits gestes domine (acheter bio, compenser ses voyages en avion...) et le poids des pressions sociale et financière, de l'entre-soi et de l'idéologie partagée par les élites (le mythe du mérite, la valeur travail...) constituent aujourd'hui encore des freins puissants pour qui envisagerait de « bifurquer vers un monde durable ». C'est donc à ces élites que s'adresse en particulier cet essai, qui les appelle à « être à la hauteur ». ■

FRANÇOIS DESNOYERS, *LE MONDE*

**Des mains singulières.
Quatre artistes du Maroc des marges.**

Aïcha Aboutaleb, Ben Ali, Saïd Ouarzaz, Baba Oum
Une exposition proposée et conçue par Alexandre Pajon – association Euro-Cesta, Toulouse et Olivier Conil – Galerie Conil – Tanger.

Les quatre artistes présentés dans ce cadre de cette exposition sont originaires du Maroc des marges, d'Essaouira et de Safi, pas des métropoles marquées par la modernité. Est-ce que cela crée pour autant un lien entre eux ? Une école d'Essaouira ou des artistes singuliers ? Ben Ali, Aïcha Aboutaleb, Saïd Ouarzaz et Baba Oum peuvent être rattachés à un phénomène nommé parfois l'école d'Essaouira. Selon Mickaël Faure, il n'y a pas d'école mais « une communauté artistique d'Essaouira – celle des artistes qualifiés de « singuliers » : communauté informelle de créateurs étranges – insolites et fortement individués- et étrangers aux circuits habituels de l'art, comme à ses codes, arcanes et acteurs multiples ». Le même critique relève « quelques dénominateurs communs, par-delà une logique diversité des formes. Ainsi, par exemple, du point coloré, si caractéristique d'une manière picturale forte à Essaouira {...} une manière de peindre le point plus conforme, bien sûr, à l'art africain (ou aborigène) {...}, la couleur, aussi, si présente, variée, maîtresse {et les formes}, les rythmes et leurs motifs souvent répétés et audacieux : comme des entrelacs interrompus de courbes, de lignes ou de superpositions de figures qui se distordent ou s'enchevêtrent ». La seule femme de cette sélection vit à Safi, sur la côte atlantique du Sud du Maroc et proche d'Essaouira. Elle aussi est une autodidacte à la singularité appuyée.

Du 19 janvier au 25 février 2023

Ombres Blanches Galerie et librairie V.O. rue Mirepoix

Vernissage de l'exposition le jeudi 19 janvier à partir de 18 h

BEN ALI

Né en 1966 à Essaouira. Abdelghani Ben Ali est un ancien pêcheur qui s'est adonné à l'art lorsque sa barque a fait naufrage. Autodidacte il peint, sculpte à partir de matériaux de récupération. Le travail de Ben Ali s'inspire de nombreuses années passées en mer au cours desquelles il a perdu nombre d'amis et famille, mais il doit aussi à son père le peintre Ali, une figure majeure de la scène artistique souirite, qui élaborait des œuvres graphiques complexes autour de la sexualité. Ben Ali s'est lancé en tant qu'artiste au milieu des années 2000, dans un petit atelier de la Joutiya d'Essaouira (le marché aux puces). Arriver jusqu'à lui au milieu de ce labyrinthe de tas de ferrailles est déjà l'occasion de se dépayser. On est loin de la côte atlantique et des remparts de Mogador ! Là il récupère, détourne, bricole et crée d'étranges œuvres, sombrement colorées, sur du bois, de la toile, des meubles ou d'autres objets en 3D. Ben Ali dit « je peins parce que je suis le fils de mon père » et parce que « pour moi, pêcher et peindre, c'est la même chose ». Il dit : « Je continue l'œuvre de mon père. Dans mes peintures se trouvent tous les fantômes, ils apparaissent petit à petit sur la toile, comme les souvenirs d'un rêve d'enfant ». Nous retrouvons ces esprits, ces djinns et démons, qui traversent les créations de nos créateurs d'Essaouira.

Alexandre PAJON



AÏCHA ABOUTALEB

Artiste autodidacte née en 1972 à Safi et vit à Essaouira. Aïcha Aboutaleb a inventé son propre style par l'utilisation de jet de seringue qu'elle projette ensuite sur la toile. Entourée d'une famille d'artistes, mais dissuadée dès le départ de prendre la voie de l'art en raison de nombreuses difficultés liées à la discipline, le manque de moyens et d'être une femme artiste au Maroc. Aïcha a tout de même décidé de suivre sa voie intérieure et se projeter à devenir une artiste reconnue comme sa tante Fatna Gbouri. À force de courage et de combativité, Aïcha Aboutaleb a réalisé son rêve de devenir une artiste, maintenant reconnue et exposée au Musée Mohammed VI d'Art Moderne et Contemporain de Rabat! {...} à la différence de la technique déployée par Pollock, le type de « dripping » dont Aïcha fait usage découle d'une technique spécifiquement orientale. En l'occurrence, celle utilisée par les tatoueurs de henné qui dessinent sur la peau des arabesques et autres motifs traditionnels à l'aide de seringues, seuls instruments en mesure d'assurer une précision et une netteté de détails. Aïcha injecte plus qu'elle ne projette sur ses toiles sa palette de couleurs chatoyantes pour retranscrire ses « rêveries », ou plutôt ses « trances », tournant autour de l'océan et de ses ondolements, des poissons et de leurs frémissements, des oiseaux et de leurs plumages, ses sources principales d'inspiration. Ainsi qu'elle le dit avec force, seuls l'abstrait et la couleur constituent ses moteurs d'expression. À l'image, au fond, de la toile d'araignée et de ses labyrinthiques enchevêtrements, toute la puissance des œuvres d'Aïcha réside dans sa capacité à faire naître une manière parallèle, quasi-tridimensionnelle, de susciter un choc esthétique absolument unique pour qui prend la peine de s'y laisser captiver. »

Philippe DAYAN



SAÏD OUARZAZ

Né en 1965 dans la région rurale d'Essaouira, Saïd Ouarzaz est un artiste autodidacte. Cultivateur par tradition et maçon de métier, il a commencé sa carrière artistique par réaliser des sculptures bien étranges en diverses matières, puis très vite il est passé à la peinture.

En 1996, Frédéric Damgaard, ce grand découvreur des talents souïris, avait exposé Saïd Ouarzaz. Il parlait à son propos d'une « peinture fulgurante, gestuelle », dans « l'immédiateté ». Aujourd'hui, nous retrouvons cette force originelle. Ce peintre autodidacte a créé, à partir de représentations ancestrales, quasi animistes, un univers unique. Ouarzaz n'est pas dans le fil de l'histoire, il est en-deçà ou au-delà de l'histoire, tout comme ses pairs Tabal, Baki, Maimoun ou Ben Ali, mais avec quelque chose de bien à lui. Il n'est pas possible de parler d'art brut ou naïf. La peinture de Ouarzaz s'affirme bien dans ce mouvement avec ses figures animales et végétales inspirées par un univers paysan mais ne s'y réduit pas.

Dans les tableaux de Ouarzaz, on distingue souvent des figures de démons, au sens d'un génie familier, mi-homme mi-animal, un esprit qui nous accompagne. Socrate avait son daimôn qui lui soufflait des réponses. Le daimôn de Ouarzaz est plus grand, plus fort. Il peut envahir toute une toile et entraîner le spectateur avec lui. La force de l'œuvre de Ouarzaz tient à ce génie tellurique. C'est lui qui nous conduit vers un monde que l'on dirait proche de celui de Jackson Pollock. Quand Pollock part de l'art occidental pour rejoindre la cosmogonie des Amérindiens, Ouarzaz part de sa terre pour rejoindre une abstraction qui joue du dripping et de techniques renouvelées (dilutions, taches et superpositions). Dans sa cosmogonie, il y a de la place pour les génies et une certaine modernité. Les traces d'une tradition s'estompent et se noient dans un tourbillon vertigineux de couleurs mais l'énergie initiale ne se défait pas. Ce génie dionysiaque est parfois figuré mais toujours présent. C'est le génie de Ouarzaz qui mène la danse. »

Alexandre PAJON



BABA OUM

Baba Oum n'a pas vraiment d'âge ni d'histoire. Brocanteur et ferrailleur à Essaouira il vit maintenant dans une ferme isolée au milieu de la rocaïlle à vingt kilomètres de là. Il accumule ses créations sous les lits, derrière les rares meubles et les vend pour en vivre. Baba Oum de Mogador « Là où les anciens Phéniciens étaient venus pour fabriquer la pourpre du Roi Juba, un vieux ferrailleur, un jour, alors qu'il avait atteint l'âge de 70 ans, se mit à peindre. Il regarde ce qu'il a fait. Il est très embarrassé par les images que ses mains ont produites. Il va au souk. Il montre ses dessins dans les échoppes, disant : « C'est mon neveu qui a fait ça. » Un an après : « C'est moi qui les ai faits. Vous en voulez d'autres ? » Il s'appelle Babahoum. ... Babahoum emplit l'espace de figures qui ne se touchent pas, sans ombre, posées de plus en plus loin les unes des autres, qui irradient. Son sens de la mise en page est inné, impérieux, immédiat, absolu. Aucune perspective ne les assemble ni ne conflue. Tout est frontal, tout est équilibré, tout est tranquille, tout fait silence. Les chèvres sont dans les arbres. Les vieillards agitent leur canne vers le ciel. L'espace se peuple d'ânes, d'oasis, de canard, de puits, de souk, de tisserandes, de tapis, de palmiers, de murailles sombres. Des scènes anciennes, plus ou moins inspirées par celles qu'on peut lire dans l'Ancien Testament et dans les sourates du Coran, reviennent, se réinterprètent, ou s'évadent. La baleine de Jonas dévore une barque. Le serpent se retourne contre le buffle. La gazelle s'effondre dans le sable. »

Pascal QUIGNARD



samedi 7 janvier à 11 h
rayon jeunesse

Lecture dans la Cabane
LES LIBRAIRES DU RAYON JEUNESSE sont heureuses de vous proposer chaque premier samedi du mois une séance de lectures pour les enfants à partir de 3 ans dans la cabane de lecture. Chaque mois un-e libraire d'Ombres Blanches se prêtera au jeu de la lecture pour enfants. Soyez curieux et venez les écouter.

Gratuit et sans inscription.

samedi 7 janvier de 14h30 à 15h30
salle de conférence

Session jeu « Tu joues ou tu lis » avec **Audrey du compte Le souffle des mots** à la salle de conférence suivie d'une séance de dédicaces au rayon jeunesse

AUDREY TRIBOT, plus connue sous le pseudonyme Le souffle des mots, partage sa passion pour la littérature sur les réseaux sociaux depuis 2013. Aujourd'hui elle compte plus de 100000 abonnés, ce qui fait d'elle la première influenceuse dans le domaine.

À L'OCCASION DE LA SORTIE DE SON JEU « Tu joues ou tu lis » aux éditions 404, Audrey vous invite à une session de jeu pour vous défier sur vos connaissances en littérature jeune adulte.

L'animation sera suivie d'une séance de dédicaces au rayon jeunesse.

Gratuit. Inscription obligatoire au rayon jeunesse, par téléphone au 05 34 45 53 37 ou par mail à jeunesse@ombres-blanches.fr



samedi 14 janvier à 16h30
rayon jeunesse

Lecture dédicace de Sara Gavioli pour son dernier album *Même pas mal* aux éditions du Seuil jeunesse.

LES LIBRAIRES DU RAYON JEUNESSE sont ravies de recevoir Sara Gavioli pour la lecture de son nouvel album *Même pas mal* paru aux éditions de Seuil jeunesse. *Même pas mal* est une histoire sur les petits maux du quotidien.

SARA GAVIOLI vit et travaille à Toulouse. Elle collabore régulièrement avec des maisons d'édition italiennes spécialisées en littérature de jeunesse, et illustre également pour la presse et les compagnies de spectacle vivant. Elle est membre active de l'association Le Canapé, basée à Toulouse, qui réunit des créateurs dans le but de développer et de promouvoir des activités autour du livre.

La lecture sera suivie d'un goûter

À partir de 3 ans.

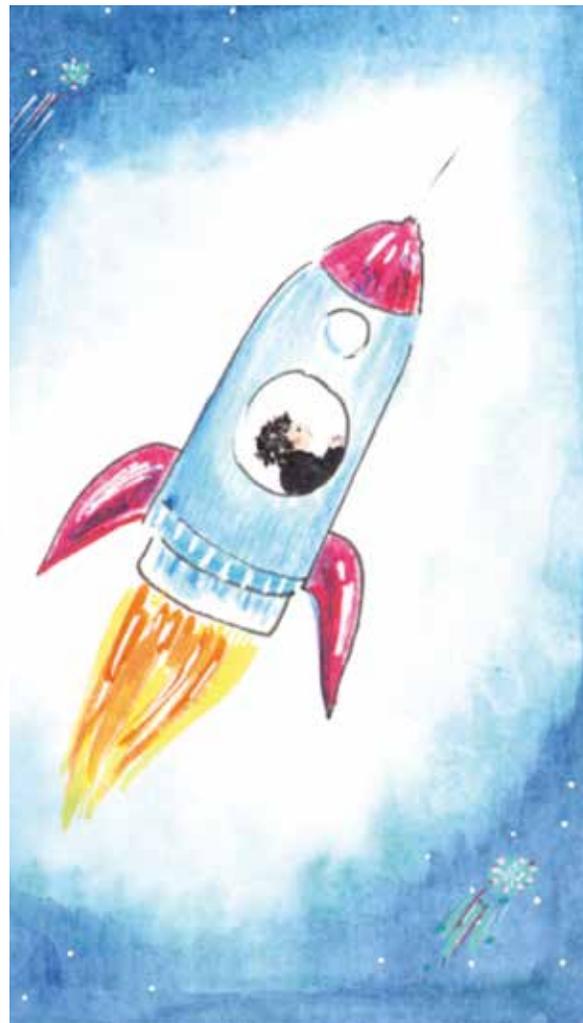
Gratuit et sans inscription

samedi 21 janvier à 17 h
rayon jeunesse

Lecture pour les enfants.

EN PARTENARIAT avec les éditions Little Urban, nous avons le plaisir de participer à leur pyjama partie pour une nuit de la lecture.

Enfile ton plus joli pyjama et viens écouter des histoires dans la cabane au rayon jeunesse.



mercredi 8 février à 16h30
rayon jeunesse

Séance de dédicaces avec **Aurelle Gaillard** pour sa BD *Ratures indélébiles*, aux éditions Jungle.

AMIES DEPUIS TOUJOURS, Juliette et Mathilde s'éloignent peu à peu l'une de l'autre en 4^e. Alors qu'une incompréhension grandissante s'installe entre les adolescentes, un étrange mécanisme d'exclusion se met en place, jusqu'à ce qu'une photo de Juliette à demi-nue soit prise dans les vestiaires. Un album qui aborde le thème du harcèlement scolaire, avec des informations pratiques en fin d'ouvrage.

AURÈLE GAILLARD après avoir étudié le théâtre, puis travaillé dans l'enseignement et la médiation culturelle, se lance dans l'écriture de scénarios de bandes dessinées (*Le Royaume des licornes* chez Kennes en 2020). Installée dans un atelier à Toulouse, elle passe désormais son temps à inventer des histoires intimistes, fantastiques, de science-fiction ou humoristiques.

samedi 11 février à 16h
rayon jeunesse

Lecture de **Caroline Solé** et **Gaya Wisniewski** pour leurs romans *Jimi Bleu nuit* et *Jimi de la planète aux couleurs*, aux éditions École des loisirs.

LES LIBRAIRES DU RAYON JEUNESSE sont ravies de recevoir Caroline Solé et Gaya Wisniewski pour la lecture de leurs romans illustrés *Jimi Bleu nuit* et *Jimi de la planète aux couleurs*, publiés dans la collection « Moucheron » chez l'École des loisirs.

Jimi vit dans sa bulle avec ses feutres magiques grâce auxquels il peut transformer les objets. Se sentant seul, il se rend sur Terre où il découvre l'école et rencontre les autres enfants.

GAYA WISNIEWSKI issue d'une famille d'artistes, est l'autrice illustratrice des magnifiques albums : *Mon bison*, *Chnourka*, *Papa, écoute-moi!*, *Ours à New York*, *L'été de Chnourka* aux éditions Mémé.

CAROLINE SOLÉ est l'autrice des très remarquables romans : *La Pyramide des besoins humains* chez l'École des loisirs, de *La Petite Romancière*, *la Star* et *l'Assassin*, *Fille et le Fusil*, *D'après mon adolescence* aux éditions Albin Michel.

Jimi Bleu nuit est leur quatrième roman en commun. Elles ont également publié les magnifiques *Akita* et *les grizzlys* et *Thao et le Hämo secret*, dans la collection Mouche chez l'École des loisirs.

La lecture sera suivie d'une séance de dédicaces et d'un goûter!

Gratuit et sans inscription



Offshore

RENAUD VAN RUYMBEKE**mercredi 15 février à 18 h**

Rencontre avec Renaud van Ruymbeke autour de *Offshore. Dans les coulisses édifiantes des paradis fiscaux* paru aux éditions Les liens qui libèrent.

RENAUD VAN RUYMBEKE

est un magistrat français né en 1952 à Neuilly-sur-Seine. Juge d'instruction, il a notamment conduit les enquêtes politico-financières dans l'affaire des frégates de Taïwan et l'affaire Clearstream 2. Il a publié *Mémoires d'un juge trop indépendant* (Tallandier, 2021), *Le juge d'instruction* (PUF, 2002).

Monde opaque

L'évasion fiscale pratiquée par les multinationales, la fraude fiscale ou l'optimisation exercées à une grande échelle, la corruption de dirigeants et chefs d'État, l'argent de la mafia et des trafiquants de drogue ont un point commun : ils empruntent les mêmes circuits et ont recours aux paradis fiscaux.

Renaud Van Ruymbeke a été pendant près de vingt ans juge d'instruction spécialisé au pôle financier du tribunal de Paris. Fort de son expérience, il nous invite à le suivre dans les arcanes de ce monde opaque.

Au fil des années, il a appris à en maîtriser les rouages et explique ici avec force d'exemples leur histoire et leur fonctionnement, mais également pourquoi il est si compliqué d'appréhender ceux qui y ont recours. La situation géopolitique actuelle l'illustre ironiquement : les pays occidentaux se retrouvent bien incapables de geler les avoirs détenus par les oligarques russes... dans des paradis fiscaux pourtant situés sur leurs territoires. Mais lorsque de sommets en confé-

rences internationales, la lutte contre le blanchiment est érigée en priorité absolue et que l'on annonce la fin des paradis fiscaux, la duplicité du monde occidental atteint son paroxysme. Car la fraude fiscale internationale ne s'est jamais aussi bien portée. Elle assèche les États qui se privent de ressources importantes et maintiennent un état d'injustice flagrant.

Le juge Renaud Van Ruymbeke propose ici une enquête édifiante qui permet de mieux comprendre les ressorts de cette situation inique, sans négliger d'y apporter des solutions concrètes pour y remédier. ■

